

ÉDOUARD DUCOTÉ

—

La

Prairie en fleurs

1895-1902

AUX ÉCOUTES — FABLES — RENAISSANCE

LE CHEMIN DES OMBRES HEUREUSES

LE SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE



U d'/of OTTAWA



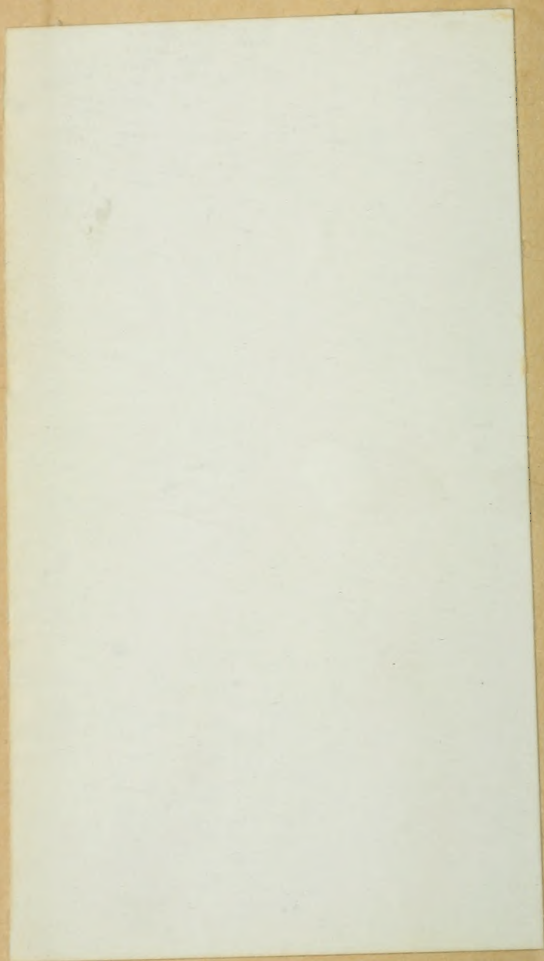
39003002033230

SOCIÉTÉ DV M

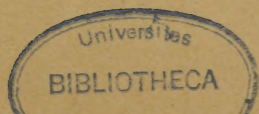
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV



CE-franc



LA PRAIRIE EN FLEURS

DU MÊME AUTEUR

Poésie

1894. LA PREMIÈRE ÉTAPE (<i>épuisé</i>).....	1 vol.
1895. AUX ÉCOUTES.....	1 vol.
1896. CIRCÉ (<i>épuisé</i>).....	1 plaq.
1897. FABLES (<i>épuisé</i>)....	1 vol.
1898. RENAISSANCE (<i>épuisé</i>).....	1 vol.
1899. LE CHEMIN DES OMBRES HEUREUSES (<i>épuisé</i>)...	1 vol.
1902. LE SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE (<i>épuisé</i>).....	1 vol.

Prose

1896. LE SEPTENAIRE DE NOTRE AMOUR.....	1 vol.
1897. AVENTURES.....	1 vol.
1901. MERVEILLES ET MORALITÉS.....	1 vol.
1903. EN CE MONDE OU DANS L'AUTRE.....	1 vol.

Théâtre en vers

1900. HERCULE CHEZ OMPHALE, comédie en trois actes.	1 vol.
1902. LE BARBIER DE MIDAS, comédie en trois actes.	1 vol.

ÉDOUARD DUCOTÉ

—

La

Prairie en fleurs

1895-1902

AUX ÉCOUTES — FABLES — RENAISSANCE

LE CHEMIN DES OMBRES HEUREUSES

LE SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE

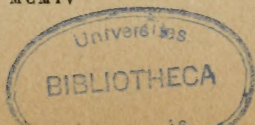


PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV



PQ
2607
.242PT
1904

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE ·

Deux exemplaires
sur Chine, numérotés 1 et 2, et douze exemplaires
sur Hollande Van Gelder, numérotés 3 à 14.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

AUX ÉCOUTES

ÉLÉGIE I

Enfance calme, entourée et riante,
à mon regard pourquoi t'effaças-tu si vite ?
Mon souvenir se lasse à la poursuite
de ton ombre toujours fuyante.

Où sont les figures chéries
qui se penchaient sur mon jeune âge ?
Les uns qui sont partis pour la bonne patrie
ne reviendront pas du voyage ;
les autres ont suivi des routes différentes,
et de l'horizon de ma vie
leur image a disparu dans la tourmente.

Et seul vainement j'évoque
au milieu d'une brume épaisse
mes jeux, et la douceur des heures monotones,
et la maison pleine de caresses
où d'abord ont dormi mes sommeils aux langes,
et les intimités sous la clarté des lampes,
et la bonté des paysages
simples alors comme mon âme.

Le passé s'est enfui du ciel de ma mémoire
comme une hirondelle effarée;
je voudrais lire encor cette ancienne histoire,
mais la page en est déchirée.

ALLÉGORIE PASTORALE

Loin du midi brûlant j'ai accordé mes flûtes :
soir qui choit, matin naissant seuls me sont chers.
Je redoute l'été à l'égal de l'hiver
et j'aime les saisons des bourgeons et des chutes.

Si brutale est la vie en s'épanouissant
qu'à s'en faire l'écho se briseraient mes flûtes
dont les notes sont expertes aux grêles chants
de l'aube et aux languides chants du crépuscule.

Car je suis le pasteur de la mélancolie
et des craintes et des doutes et des regrets.

Avant le jour préludent mes accords timides
à des airs souriants qu'ils n'achèvent jamais ;
sitôt que le soleil embrase la prairie
mon troupeau dort, tait ses cloches, et je me tais.

Et, lorsque l'astre, veuf de ses rayons, s'effondre,
laissant derrière lui l'horizon rougeoyant,
je mets mes lèvres au roseau et je reprends
sur un mode plaintif en m'enfonçant dans l'ombre.

CHANSON

Exposée à tous les vents
qui chassent le sable mouvant,
mon âme est une grande route.

On voit à chaque tournant
un pays nouveau survenant.
Mon âme est une grande route.

Chacun y marque ses pas,
mais l'empreinte ne reste pas.
Mon âme est une grande route.

MAINS

J'admire ces mains, pesantes de pierres,
orgueilleuses de leur beauté,
qui de gestes nobles et fiers
affirment leur royauté ;
et ces pâles et frêles mains de saintes
aux doigts unis par la piété
qui se tendent, ignorantes des étreintes,
vers une divinité.

Mais que sont-elles près des mains
dont la beauté est d'être douces
et la piété d'être douces,
et qui, sur nos yeux, sur nos bouches,
avec amour effacent les empreintes
de nos chagrins et de nos craintes.

ÉLÉGIE II

Lorsque j'étais enfant je t'appelais, jeunesse !
et mon rêve, distrait de son bonheur présent,
allait à toi, enchanteresse
qui m'attendais là-bas sur un autre versant.
J'aurais voulu franchir l'année,
emporté sur le char ailé
de mes désirs impatients.
De mes mains la moisson en herbe était fauchée
lorsque j'étais enfant.

Plus j'approchais de toi, plus tu semblais lointaine,
tant ton heure était lente à sonner,
et plus aussi tu semblais belle.

Je tendais avidement mes lèvres
vers tes seins, sources d'amour et de liberté ;
je ne vivais que pour te vivre en songe ;
mais la forêt du mensonge est sombre,
et je m'y suis égaré.

Quand je fus arrivé, je ne te trouvais pas ;
je t'appelai, tu ne répondis pas.
J'ai forcé ta porte close ;
tu gisais inerte et pâle, morte.
Pour t'avoir trop aimée avant de te connaître
ne fus-je pas ton meurtrier ?
J'ai sangloté sur la victime de mes rêves
quand je fus arrivé.

LES LAMPES

Les lampes qui luisaient sur l'ombre de mes doutes
se sont l'une après l'autre éteintes toutes
comme des étoiles à l'aube.

Une pourtant reste allumée encore,
mais sa flamme vacille et se couche
dès que la moindre brise souffle.

Et je suis occupé de l'unique souci
de la protéger de mes mains ;
qu'advierait-il de moi demain
si la lampe mourait me laissant dans la nuit ?

LA VÉNUS ORIGINELLE

Telle qu'en mon sommeil une nuit tu parus
aux yeux intérieurs que j'ouvrais sur le songe,
telle je t'ai sculptée au bloc d'un marbre dur.

Tu n'es pas la Vénus, ouvrière de honte,
dont l'astuce emprisonne en la soie de ses rets
nos aveugles désirs tourbillonnant dans l'ombre.

Tu n'es pas la Vénus qui laisse des regrets
sur nos lèvres encore humides du baiser,
prêtresse du mensonge et des rites mauvais.

Surgissant de l'écume au bord du flot salé,
telle tu m'apparus, telle je t'ai sculptée,
belle de ta splendide et chaste nudité.

Tu souris à la vie et tu es étonnée
de voir sur les galets glissants courir vers toi
tout un troupeau de créatures affolées.

Car tu ne connais pas le magique pouvoir
de ta bouche entr'ouverte en rose coquillage,
de tes cheveux, lit d'algues où dormir le soir,

de tes yeux transparents comme l'eau du rivage
et de tes seins menus et durs qui se soulèvent
avec un rythme égal comme celui des vagues.

Et tu es étonnée et t'ignorant toi-même
tu souris à la vie et regardes venir
ce troupeau bestial qui hurle sur la grève.

Bientôt tu apprendras en écoutant ces cris
ce qu'ils veulent de toi, et bientôt tu pourras,
consciente, régner sur des sujets soumis.

Tu riras de mépris et tu tendras les bras
et tu te souviendras de la voix des Sirènes
pour que de son butin la mer ne manque pas.

Tu seras la Vénus, implacable déesse,
qui puise sa jeunesse aux entrailles des morts,
cortège corrompu échoué autour d'elle.

Mais tu m'as épargné et fus clémente alors
que tu t'es contemplée une nuit dans mon rêve.
En te montrant à moi comme tu fus d'abord

tu m'enseignas pourquoi tu nous es si cruelle :
la faute en est à nous qui t'avons révélé
jadis par nos appels, accourus sur la grève,

le dangereux pouvoir né de ta nudité.

CANTILÈNE

C'était un lac aux eaux limpides...
(le cœur de celle qu'il aima)

Nul vent ne le fronçait de rides...
(le cœur de celle qu'il aima)

Ses bords étaient frais et tranquilles...
(le cœur de celle qu'il aima)

Mais il était plein de reptiles...
(le cœur de celle qu'il aima)

ÉLÉGIE III

Elle était toute joie, étant toute jeunesse.
Aux trilles de son rire s'égayait le château
comme une futaie sombre aux chansons des oiseaux.
Elle ne sentait pas s'appesantir sur elle
la tristesse qui règne aux lieux très anciens :
mélancolie de l'eau pleurant dans les bassins,
des murailles en deuil sous leur habit de lierre
et des arbres geignant leur plainte séculaire.
Et moi, qui subissais le charme amer des choses
qui furent des témoins et survivent aux hommes,
je me suis demandé, en la voyant joyeuse
et protégée par la vertu d'une âme jeune,
si je ne vivais pas pour la seconde fois.

Suis-je point né très vieux, et des jours d'autrefois
ayant perdu, sitôt achevés, la mémoire,
puisqu'il me faut subir malgré moi l'humeur noire
qui dans le vieux château me contraint à penser
à ceux qui, avant nous, tour à tour ont passé.

NOS VILLES

Notre être est une ville à tant d'aspects divers
que toutes les cités semblent à notre image
et sont un livre grand ouvert
où se lit notre vie au courant du voyage.

Dans celles closes de murs gris,
prisons où s'agite la foule,
comme une fine pluie le spleen en nos cœurs coule
et le fleuve de l'heure se déroule
le long de nos désirs imprécis.
Quand nous allons entre ces villas claires
dont les balustres sont chamarrés de rosiers
et les jardins baignés d'une ardente lumière
nos ennuis sont répudiés,

et l'ivresse de respirer fait sur nos lèvres
fleurir un bouquet de chansons.

Dans l'azur parfumé nous passons,
et la mer d'amour bat nos flancs comme une grève.

Ce hameau près d'un lac égrenant ses maisons
et reflétant la paix de ses toits dans l'eau calme,
ce hameau nous verra confiants, bons et chastes;
et son grêle clocher qui barre l'horizon
vers l'infini s'élève avec notre âme.

Mais qu'elles sont vraiment nous-mêmes les cités
dont les ruines se souviennent!

Leurs palais sont déserts et de la gloire ancienne,
hors le regret, en eux rien n'est resté.

Villes mortes, villes à notre image,
si semblables à nous que nous ne sommes plus
les passants de hasard conduits par le voyage
et qu'à notre logis nous sommes revenus,
car en les connaissant nous nous sommes connus.

LE MUR

Le mur est élevé qui protège l'enclos
où, croit-on, des raisins sucrés pendent aux treilles,
attendant la vendange et livrés aux abeilles.
Et les rôdeurs, tournant autour du mur trop haut,
de l'arôme des fruits emplissent leurs narines
et, gorge sèche, avides, ils devisent.

L'un dit : — Je n'ose pas affronter l'escalade ;
combien qui l'ont tentée y brisèrent leurs forces.
— Eh qu'importe ! Sans atteindre ces grappes
à quoi bon vivre ? — dit un autre.
Un troisième : — Pourtant, il en est, peu nombreux,
qui passèrent la cime, et sans doute à présent
les mains rouges de vin ils se gorgent entre eux.

Allons ! les ceps sont lourds. — Mais un autre reprend :

— Savez-vous seulement si ces raisins existent ?

N'avez-vous pas rêvé, devant ce mur

dont le mystère impénétrable vous irrite,

d'un jardin réservé où des fruits seraient mûrs ?

L'odeur qui vous enivre et vous invite

ne la créez-vous pas de tout votre désir ?

et n'est-ce pas votre désir qui met des ailes

à ces abeilles que vous entendez bruire.

Laissez cette folie :

vous usez votre vie et la faites mauvaise

dans un espoir que rien ne justifie.

Le sage simplement coule ses jours dans l'ombre

de la muraille et n'a ni soucis ni mécomptes. —

On ne l'écoute pas, et les uns qui sont lâches,

désespérés, frappent leur front contre l'obstacle ;

les autres courageux s'ensanglantent aux pierres,

grimpent et retombant s'écrasent sur la terre.

Ceux qui parfois franchissent le sommet

pour les dissuader ne reviennent jamais,

car ils ne se sont pas endormis sous les pampres

la bouche grisée et riante ;

gémissants, ils gisent à l'agonie

dans des buissons de ronces et d'orties.

ÉLÉGIE IV

Combien foulâmes-nous de ces fleurs odorantes,
violettes de charme et d'amour,
sous nos pas égarés, quand nos âmes errantes
nous entraînaient au loin sans espoir de retour.

Nous ne les voyions pas, et notre folle course
allait à ces pays rêvés
où, clairs comme l'azur et purs comme la source,
nos jours s'écouleraient, peureux de s'achever.

Nous pensions récolter de lumineuses gerbes,
belles par leur parfum, leur forme et leur couleur,
et n'avons pas senti sous les mauvaises herbes
l'arôme discret d'humbles fleurs.

Mais quand nous revenons, les mains pleines d'ivraie,
des champs de la jeunesse où nous avons couru,
les pétales flétris disent le long des haies :
Vous ne referez pas le chemin parcouru.

ROMANCE

Je t'ai respirée ainsi qu'une fleur,
mais le doux parfum de la fleur s'enfuit
et le tien demeure.

Tu m'as éclairé des feux du bonheur,
mais tôt le bonheur s'éteint dans la nuit
et le mien demeure.

On dit que l'amour est léger au cœur,
que trop l'exaucer engendre l'ennui ;
le nôtre demeure.

LA FÊTE DANS LE PARC

Une nuit où ne dormant pas
vainement j'espérais de l'ombre
le bienfait d'un songe,
j'ai entendu un grand bruit dans le parc.
Ma curiosité a tiré les rideaux
qui demeurèrent toujours clos,
et j'ai ouvert la fenêtre
aux gonds rouillés que je n'ouvris jamais.

Et j'ai vu sous les chênes et les frênes
illuminés par des flambeaux
une foule parée qui dansait et chantait
au son d'une musique stridente.
Tous étaient ivres,

et les couples emportés par la danse
foulaient aux pieds avec des rires
d'autres couples gisant
dans des flaques de vin et de sang.

Ils m'ont aperçu penché sur ma fenêtre
et de mon visage triste ils se sont moqués.
Et je me suis enfui pour ne les plus connaître ;
et pour ne plus entendre leurs huées
ma veille s'est réfugiée
dans une tour d'oubli où je me suis muré.

ÉLÉGIE V

Comment quitter sans trouble une main que l'on serre ?

Demain c'est le mystère ;

reverrons-nous demain les visages aimés ?

Comment quitter sans crainte une demeure ?

Qui sait si pour toujours sur nos pas, tout à l'heure,
son seuil ne s'est point refermé ?

Comment franchir les pays où l'on passe
sans la tristesse du voyage ?

Ces pays aperçus les verrons-nous encore,
ou bien vont-ils s'effacer comme un songe
dans une éternelle ombre ?

Le Coursier galope, et pendus à son mors
nous cherchons à retarder sa course ;

mais de son sabot il nous foule,
il nous entraîne et nous meurtrit, insoucieux
de notre sang qui coule
sur le chemin pavé d'adieux.

UNISSON

Nous nous étions assis sur la route déserte,
lassés d'apercevoir des horizons pareils ;
sur notre amour pesait l'angoisse du sommeil...

Un ruisseau gémissait au fond de l'ombre verte.

Nos penses redoutant les sombres épouvantes
de la réalité des séparations
s'efforçaient à flotter dans l'indécision...

Et les feuilles tombaient comme des larmes lentes.

Nous ne nous parlions pas, nous savions trop de choses ;
nos mains se dénouant dénouaient les liens
fragiles dont bientôt il n'allait rester rien...

A son corsage agonisaient de rouges roses.

Puis, le soir étendant sur le jour ses longs voiles,
nous nous sommes levés, et, détournant les yeux
l'un de l'autre, nous nous quittâmes sans adieu...

Funéraires flambeaux s'allumaient les étoiles.

LA HALTE

Nous nous sentons parfois si las, si las en route,
que, mettant pied à terre à la porte d'un gîte,
nous crions : — Ici vivre,
dormir au creux de la même couche,
manger d'un pain accoutumé,
enfin délivrés
du dégoût de ces quotidiennes auberges
où tous les passants s'hébergent ! —
Et, résolu à ne nous point mentir,
nous entrons, heureux d'être au terme.

Mais à peine avons-nous porté jusqu'à nos lèvres
les mets dont notre faim rêvait de s'assouvir,
nous écoutons piaffer sur le pas de la porte

l'impatient coursier dont le galop emporte
nos désirs au hasard.

Troublés, nous nous levons et quittons le repas ;
puis, bondissant en selle,
nous fuyons sans oser regarder en arrière,
et la course reprend vers là-bas.

QUAND PLEURE LA ROSÉE

Sitôt que sur la couche de l'aimée
le sommeil a jeté son linceul,
je quitte la demeure au rêve abandonnée
et, dans le parc mélancolique, seul,
je vais m'asseoir sur un vieux banc parmi les buis,
car il m'est doux de vivre au calme de la nuit.

Dans la volière aux treillages dorés
tête sous l'aile dorment les oiseaux ;
dans les vasques de pierre l'eau
s'égoutte et ce bruit clair sans trêve répété
est l'unique voix des jardins.
L'âme des grand iris, des roses, des jasmins,
voluptueusement s'exhale ;

par le prestige de la lune pâle
sur leurs socles verdis de mousse les statues
semblent des Ombres, du pays des Ombres venues
assister en silence au repos de la vie.

Or, quand ma pensée alanguie
s'est prise à la magie charmante du décor,
quand je suis devenu enfin l'homme du songe,
j'entends venir vers moi des pas, des pas encore,
dont le piétinement étouffé se prolonge ;
et bientôt du fond des allées
s'avancent enlacées
des formes qui n'ont rien d'humain que la tristesse.

Foulant sans les briser les tiges des parterres,
des couples devant moi passent, fantômes vains,
arrivant du passé et marchant vers demain ;
ils se tiennent unis du lien de leurs mains
et lèvres aux lèvres se baisent.

Ce sont les amantes très blondes et très lasses
qui passent
dans leurs robes aux teintes fanées,
et ce sont les adolescents
amants
courbés déjà sous le poids de si peu d'années.

Leurs yeux sont fermés aux choses du monde,
mais de leurs yeux clos
coulent les ruisseaux
de la plus amère des ondes.
Et toujours et toujours ils passent,
amants las et amantes lasses,
lèvre à lèvre et main dans la main ;
et toujours et toujours ils pleurent
en route vers le lendemain
cependant que sonnent les heures.
Sur les parterres qu'ils effleurent
leurs larmes tombent en rosée,
et les fleurs de pleurs arrosées
exhalent leur âme en parfums plus doux.

Mais alors que l'aube aux portes du jour
éteint les torches des étoiles,
que les oiseaux renaissent à la joie,
et que peu à peu les statues
redeviennent des marbres froids,
les couples au loin des avenues
s'évanouissent à la fois,
laissant sur le gazon fleuri
le clair scintillement des larmes de leur nuit.

Et je coupe jasmins, roses, œillets, iris,
dont je fais une gerbe embaumée
pour la porter à la demeure de l'aimée.
Puis je l'éveille ; elle sourit
à me voir les bras pleins de ma fraîche récolte ;
le lit en est jonché, et, comme elle couronne
sa chevelure éparse des fleurs que je cueillis,
son visage est baigné de rosée.
Enfant inconsciente elle rit, amusée
de sentir ruisseler sur son cou
les pleurs de l'éternel et lamentable amour.

VENISE

S'étendre au fond de la gondole noire,
noir catafalque accompagné des pleurs de l'eau ;
descendre entre les palais dépouillés de gloire
qui se regardent tristement dans les canaux.

Songer que tous ceux-là qui s'accoudèrent
à ces balcons penchés sur le sommeil de l'eau
sont endormis sous les dalles funéraires,
foulés du pied par les hôtes nouveaux.

Et songer que son âme est ce triste passant
veuf de la joie ensevelie en sa mémoire,
veuf de désir aussi. Oh, ce triste passant
que je vis étendu dans la gondole noire !

Ainsi, mort à la vie aller parmi la mort
au cri du gondolier dont la rame fend l'eau..
Et cette ombre ! qui nous poursuit sur l'autre bord
et semble nous parler dans la voix de l'écho.

ÉLÉGIE VI

Poètes anciens, qui, le front ceint de fleurs
et vidant votre coupe en l'honneur de vos dieux,
chantiez, disant Amour et la douceur de vivre
et la brièveté d'Amour et de la vie,
vous ne connaissiez pas devant le lendemain
cette angoisse qui fait tomber de notre main
la coupe et interrompt sur nos lèvres le chant.
— Notre existence est brève; usons des belles heures.—
Mais, ces mots qu'après vous nous allons répétant,
notre inquiète voix les balbutie en pleurs.
Demain : cet inconnu nous hante et nous poursuit
et gâte d'un poison l'ivresse d'aujourd'hui.
Nous restons inclinés sur le bord de l'abîme
aux insondables profondeurs, et notre ardeur
se glace à deviner une impossible énigme.

O toi, qu'entre toutes créatures mon cœur
élu, souvent tu me parles d'éternité :
avant d'avoir goûté la divine ambroisie
sais-tu que nous boirons aux ondes du Léthé ?
Je songe que ta lèvre un jour sera flétrie
et qu'un jour tes baisers me seront interdits.
M'aimeras-tu demain ? Suis-je sûr de moi-même ?
Peut-être le premier te serai-je infidèle !
Je songe que restant jusques au terme unis
nous pourrons sommeiller sous les mêmes cyprès,
mais je me dis aussi : qu'adviendra-t-il après ?

— Notre existence est brève ; usons des belles heures. —
Et notre joie est triste et nos sourires pleurent.

LE PÉRIPLÉ SENTIMENTAL

J'ai quitté ma patrie pour prendre la mer,
curieux de connaître les pays divers
qui se succèdent sur la côte.
Peu de voyageurs en sont revenus ;
mais tous ceux qui les ont vus
m'en ont conté d'étranges choses.

J'ai quitté ma patrie, car j'étais lassé
de la petite ville et de son calme ;
les saisons y sont toujours égales ;
le ciel y est toujours baigné
d'une même et pure lumière ;
les jours y sont clairs et douces les nuits.
L'uniformité coutumière
m'enveloppait d'un réseau d'ennui.

Jusqu'au ponton m'accompagna Blulette,
amante de ma jeunesse.

Elle pleurait, et pour l'apaiser
je lui promettais, menteur, avec des baisers,
un prompt retour.

Pourtant son âme avait la clarté des jours,
et comme les nuits douce était son âme
toujours pure, toujours égale ;
je n'avais point contre elle de reproches,
sauf que j'étais las de son amour monotone
et de sa chair paisible autant que ses pensées.

Parti, j'ai tour à tour visité des contrées
glaciales et des contrées brumeuses
et d'autres incendiées par le soleil ;
des villes tumultueuses,
des villes prises de sommeil,
des villes entourées de froids remparts
et d'autres se baignant nues sur la rive.

Je ne me suis oublié nulle part,
et bientôt je mettais ailleurs le cap.
Ce n'était pas là que je voulais vivre ;
mais où ? je n'aurais su le dire.

Ici, j'ai connu Nérís :

son corps épanoui comme une fleur,
savoureux comme un fruit,
empruntait à l'été ses brûlantes ardeurs.
Là, j'ai connu Célie
qui soutient sur l'amour des disputes subtiles ;
Genèvre savante en secrets
de voluptés aiguës et meurtrières ;
Aliéna qui se soumet
docile et impassible aux pressantes prières ;
Luce dont la vertu, froide comme un affront,
glace le conquérant qui sur ses seins de neige
vient incliner le front ;
Elaine qui jette à son cortège
de suppliants des sourires et rien de plus,
craignant de souiller son rêve pur ;
et d'autres, et d'autres, et d'autres.

Je ne me suis point attardé près d'elles ;
mon vœu n'était pas de vivre avec elles.
Et de côtes en côtes
j'ai fait tout le tour de la mer.

Un soir, j'ai découvert
le port de ma cité natale.
J'y suis entré et sur le quai
j'ai reconnu Blurette qui m'attendait.

Je me suis écrié : — Chère compagne,
c'est moi, je te reviens ;
ce pays est vraiment le mien
maintenant que j'ai pris les leçons du voyage. —

Elle m'a repoussé, disant :
— Tu n'es pas celui que j'attends ;
tu as les cheveux tout blancs, tout blancs.

FUGACES IMAGES

Sur les balustres du bassin m'accoudant
je regarde cet autre moi-même
accoudé sur les balustres et regardant.
Est-ce bien moi-même ou mon frère ?
Son visage est pareil au mien,
et pourtant indécis et lointain
il me semble étranger ;
le moindre frisson de l'eau brouille son image
qui m'échappe
et se reforme pour encore m'échapper.
Ainsi mon âme :
quand je me penche au bord du gouffre où je la vois,
elle m'apparaît à la fois

et proche et vague;
elle a toujours de l'inconnu pour moi,
et sitôt qu'un souffle du dehors a passé
le peu que je sais d'elle est effacé.

A LA SOURIANTE

Comme ces frêles joncs par des souffles couchés
sur un marais dormant lourdement dans la brume,
tes sourires, tes sourires se sont penchés
vers les ondes de mon ancienne amertume.

Tes sourires, brises d'amour, ont agité
cet étang désolé que je nommais mon âme,
et répandant sur lui leur charmeuse bonté
tes sourires ont fendu l'eau comme une rame.

Souffles d'amour par qui le flot s'émeut ! Voici
que l'étang ne dort plus du sommeil de la vase
et que sont dissipés les brouillards du souci.
J'entends parmi les joncs tes sourires qui jasant.

FABLES

A FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

*L'invention des Arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes...*

(JEAN DE LA FONTAINE, *Fables*, livre III, fable I.)

DICÉ

Fille de Jupiter, elle quitta le ciel
et demeura longtemps au rang d'une mortelle.
Elle s'était flattée que sa douce beauté
et la vertu de sa présence
lui gagneraient l'humanité.

Or les hommes, heureux sous le joug de Saturne,
vivaient dans l'ignorance et dans l'insouciance ;
et, déçue en son rêve d'un culte,
Dicé passait inaperçue.

Parmi les campagnes fleuries,
comme une fleur vivante elle allait, vierge et nue,
en quête d'un pays qui, devenu le sien,
verrait s'épanouir

sa jeunesse éternelle au soleil de l'amour.
Mais nul ne s'avança pour lui prendre la main.

Cependant, l'âge d'or fit place aux sombres jours
où les hommes, s'armant les uns contre les autres,
martelèrent le fer, et, punis de leur faute,
versèrent leur sueur sur un sol infécond.
La pitié l'emporta sur l'horreur de l'affront,
et Dicé, toujours souriante,
seule fleur épargnée par le vent des désastres,
traversa les champs de carnage ;
mais, menaçantes et sanglantes,
des épées la poursuivirent jusqu'aux monts.
Elle y resta, n'ayant pour compagnons
que les loups qui de l'homme ont reçu des leçons.
La nuit, les yeux levés vers la ronde des astres,
elle songeait aux cieux qu'elle avait désertés.
De quelle envie alors elle se sentait prise
en contemplant la demeure promise
à son destin futur, si vierge elle quittait
la terre ingrate pour jamais.
Là haut dans la splendeur de l'immortalité
elle se rangerait sur la voûte limpide
près de l'étincelant Bouvier,
non loin des lieux où Vénus a porté
les longs cheveux de Bérénice.

Pourtant, jouet encore d'une faible espérance,
elle attendait l'instant où, las de leurs souffrances,
les hommes confiants en elle
viendraient la supplier et la proclamer reine.

Patience inutile :

Dicé cacha ses pleurs dans le céleste asile.

Et, voyant s'allumer des étoiles nouvelles,
les peuples de la terre
ont reconnu la vierge méprisée.

Pour la première fois elle leur parut belle
et désirable et salulaire.

Leurs bras tendus l'ont implorée ;
et les fils de leurs fils tendent aussi les bras,
mais elle est trop loin d'eux : elle ne les voit pas.

L'INCRÉDULE

C'est la veillée au village.
Après le repas du soir
chacun sort de chez soi
et, lanterne à la main, éclaire son chemin
dans la nuit noire.
Il fait grand froid ; sous la rafale
qui fouette flamme et visages,
on se hâte vers le seuil prochain
de la maison qui est d'accueil, ce soir.

Les ombres aux yeux de lanternes
s'engouffrent dans la cour de la ferme,
et bientôt, devant les bûches flambant clair,

tous sont assis, et porte close
ils racontent à tour de rôle
les contes des veillées d'hiver.

Mais soudain dehors le dogue a hurlé ;
des pas ont sonné sur le sol glacé,
et un appel a retenti.

L'hôte se lève et tire le verrou,
et, dans le vent de la tempête qui redouble,
un homme se précipite et crie merci.

Il rentrait à la ville
et parmi les ténèbres s'est égaré, dit-il.
La fatigue et le froid ont brisé sa vigueur ;
il demande un abri pour quelques heures.

Le fermier l'invite à s'asseoir
sous le manteau de la cheminée
et le fait boire.

Et, cependant que le vin et le feu
ramènent peu à peu
le sang aux joues de l'étranger,
on continue à narrer des histoires.

— La nuit, dans la forêt, j'ai vu les lavandières, —
prétend une femme qui dit
les malins exploits des fées des fontaines.

Quelqu'un a rencontré le loup fantôme,
et cet autre approcha de ce château maudit
peuplé de revenants qui tourmentent les hommes.

Or, tandis que la peur
suspend les haleines,
l'étranger écoute en silence et sourit
d'un air moqueur.

Le fermier, à la fin, parle : — Toi qui souris
des légendes de ce pays,
fais-nous maintenant quelque conte.

— Je n'en sais point; chez nous on aurait honte
de s'attarder à tels mensonges.

Nous sommes incrédules,
car nul n'a trouvé d'Esprit dans nos rues.

— Soit, reprend l'hôte, mais veux-tu,
s'il n'est pas indiscret, nous raconter ta vie?

— Très volontiers. Je dois me rendre à ce désir;
ce serait de l'ingratitude
que de vous payer d'un refus.

Mon existence en vérité
est très vulgaire à rapporter;
elle est celle de tout le monde.

Après vos merveilleux récits
le mien fera bâiller qui n'aura pas dormi. —

Donc, il raconte

ses jours, ses espoirs, ses mécomptes,
les métiers qu'il a pris, les amours qu'il a eues.
Lorsqu'il s'est tu,
le fermier qui d'un air moqueur
écoutait, comme l'étranger tout à l'heure,
lui demande au milieu des rires :
— Trouves-tu point, avec moi, que la vie
n'a rien de moins pour nous surprendre
que la plus folle des légendes ?

NARCISSE

Narcisse s'est penché sur le miroir des eaux
et, du creux de ses mains se faisant une coupe,
il a rempli ses mains de la fraîcheur des eaux
et vers sa lèvre en feu il a porté la coupe.

Mais, ô déception, l'onde de la fontaine
loin de calmer sa soif l'irrite, âcre et amère.
Narcisse alors découvre auprès de la fontaine
l'enfant Éros qui pleure et dont les pleurs amers
corrompent la fontaine.

LA FENÊTRE

à *Edmond Pilon*.

J'ai dit à cet ami aussi cher que moi-même :
— Pourquoi demeures-tu derrière ta fenêtre
toujours close, le front collé sur les carreaux ?
L'air de ta chambre est rare et fade. Il faut
par les battants béants laisser entrer la brise
avec ses senteurs saines.

Pourquoi demeures-tu derrière ta fenêtre
toujours close ? Les voix de la campagne
en frappant aux vitres s'y brisent ;
appels des laboureurs, bêlements des troupeaux,
gazouillis des oiseaux
que le bruissement des feuilles accompagne,
sons de cloches, murmures d'eaux,

toute rumeur se tait au seuil de cette chambre
où tu te tiens, prisonnier du silence.

Et tu crois assister à la vie
quand tu n'en vois qu'une image muette !
Par les battants grands ouverts que pénètrent
les flots sonores de l'harmonie
en qui l'âme de l'univers se manifeste. —

Or, mon ami me montra la fenêtre
et dit :

— C'est en vain que tu me conseilles,
car je sais, hélas ! tout cela.

Regarde : sur ses gonds elle ne tourne pas,
obstruée par la rouille et la poussière,
et malgré mes efforts elle reste fermée.

Sans doute je pourrais trouer
de mon poing la cloison de verre,
mais je tremble de me blesser.

LES VOYAGEURS

à Henry Bordeaux.

Près de la source où les chevaux se désaltèrent
et où, le soir, on a coutume de camper,
des voyageurs venant de pays divers
se sont rencontrés.

Ils sont bavards (tels sont les voyageurs
qui volontiers revivent en récits)
et, devenus amis pour quelques heures,
ils dévident en commun l'écheveau des souvenirs.

L'un parle de vierges contrées
dont les ruisseaux charrient de l'or,
et dont le sol fertile en trésors
est semé de diamants multicolores
nombreux comme des grains de blé.

Il montre ses coffrets lourds des pépites
et des pierres qu'il récolta.

Parti pauvre il retourne riche,
mais il a le regret d'avoir laissé là-bas
tant de fortunes encore
que ses équipages chargés
se refusèrent à porter.

— J'arrive de très loin, les mains vides,
dit un autre, mais je suis riche
des belles visions dont s'emplit mon regard.
Quand bien même pour moi le glas sonnerait tard
j'assisterai sans cesse aux merveilleux spectacles
dont l'univers ne me fut point avare.
J'ai contemplé des mers et des forêts,
des vallons, des cités, des lacs et des montagnes,
décors toujours changeants sous des cieux variables,
et le long de mes jours je les évoquerai
selon le gré de ma mémoire ;
mais je songe parfois avec regret
aux lieux que je n'ai pas pu voir. —

Un autre a dit :

— Peut-être ai-je vu ces pays,
mes yeux n'en ont pas gardé souvenance ;
peut-être ai-je foulé avec indifférence

un sol pavé de gemmes rares ;
j'ignore d'où je viens et je viens les mains vides ;
mais près de moi vous êtes misérables,
car, sans regretter rien, je suis à jamais riche
du parfum qu'une nuit a laissé sur mes lèvres
le doux baiser d'une étrangère.

APOLOGUE MÉTAPHYSIQUE

à *Stuart Merrill*.

Nous avons devisé un peu de toutes choses
sur notre bel amour vivant ;
elle dit : — Parle-moi de la mort maintenant.
— Sur les tombeaux naissent les roses,
répondis-je. La vie n'a point d'achèvement.
Ecoute cette parabole :

Un homme quitta sa demeure à l'aube
d'un jour de l'été brûlant ;
les champs étaient pelés et jaunes,
il ne coulait plus d'eau dans le lit du torrent,
et sous un vent de feu les feuilles sèches
tourbillonnaient avec la poussière.

Je ferai le tour de la terre,
s'était-il proposé, cet orbe est limité ;
d'ici je pars, ici je reviendrai.

Lorsqu'il revint, après bien des saisons,
il passa sans la voir auprès de sa maison
ensevelie dans la neige épaisse ;
le torrent roulait des glaçons,
et sur la route blanche galopait la tempête.

Il continua son voyage
et traversa les contrées déjà vues,
mais il ne reconnut
aucun des anciens paysages.

Telle forêt ombreuse avait perdu ses feuilles,
tel lac à l'onde molle était un dur miroir,
tels cieux de nacre étaient tendus de crêpes noirs,
telle verte vallée gisait sous un linceul,
tel jardin dévasté s'illuminait de fleurs.

Or le voici encore de retour,
et c'est l'été comme au jour
de son départ, autrefois.

Il passe, car tout a changé :

le torrent endigué s'étale comme un fleuve ;
où jaunissait le pré maintenant pousse un bois ;
où fut son vieux logis est une maison neuve ;
on a taillé l'allée et rasé le verger.

Il poursuit son chemin ; les ans ont fait leur œuvre,

et les décors se renouvellent à ses yeux.
Et il songe, anxieux ;
N'ai-je donc pas encore fait le tour de la terre ?
Comment expliquer ce mystère
que je ne voie jamais s'achever mon voyage ? —

Celle qui m'écoutait m'attira vers ses lèvres
et dit : — Sous le fin tissu des images,
drapées en apologue,
la vérité paraît plus distincte et plus belle.
Baisons-nous sur les lèvres
au lieu de dérouler d'inutiles paroles.
Le moment du moment diffère ;
la mort est un instant comme les autres.

LE CLOWN ET L'ÉCUYÈRE

Le clown grotesque en qui la foule se figure
et se résume, amuse avec ses culbutes,
ses folies et ses pirouettes,
la foule qui rit ainsi d'elle-même.

Autour du cirque tourne l'écuyère
dansant sur le galop de son cheval ;
et dans l'envolement de la gaze légère
scintillent des étoiles de métal.

Le clown la poursuit et mime
un amour de l'espoir au désespoir ;
elle passe, indifférente, sans le voir
avec un éternel sourire énigmatique.

Et sur les gradins les spectateurs
battent des mains à la parodie
de leur coutumière vie,
sans se rappeler qu'ailleurs
ils poursuivent l'éternel sourire
et la robe constellée d'étoiles
de cette écuyère énigmatique
qui ne daigne pas les voir.

LE RETOUR DE JASON

à *André Lebey*.

Depuis que le navire a quitté la Colchide,
emportant le butin qu'il y fut conquérir,
les jours ont succédé aux jours ; les vents perfides
ne le laissent pas atterrir.

L'Argo, si fier jadis de sa légèreté,
et qui défiait dans sa course
les voiles les plus promptes, est jeté
par la vague à la vague et redoute
les écueils semés sous sa route.

Il est fini le temps des chansons et des rires ;
le ciel qui fut serein s'est couvert de nuages,
les cœurs qui furent gais ont perdu le courage ;
Orphée auprès de lui laisse dormir sa lyre,

et Thymphis, dont la main s'attache au gouvernail,
sent que de ses efforts les flots têtus se raillent.
Les guerriers, assis sur des cordages,
silencieusement songent à l'avenir ;
pour eux sans doute encore garde-t-il des promesses,
mais la terre est lointaine et l'avenir chanceux.
Jason, leur chef, se tient debout au milieu d'eux ;
des rides ont creusé son front aventureux
qui brillait de l'espoir d'une rare prouesse.
L'exploit est accompli, et Jason s'abandonne
à la douleur, son seul partage désormais.
Ses regards sont fixés au sommet
de ce mâât orgueilleux, fait d'un pin de Dodone,
où, proie du vent,
la Toison d'or pend lamentablement
comme une inutile dépouille.
Jadis, elle brillait au clair soleil des rêves ;
maintenant, après la conquête,
le ciel plein de nuées ne jette plus de feux,
et la Toison est ternie par la rouille.

Et le fils d'Alcimède
évoque en vain les jours heureux
de sa jeunesse, qui finirent
lorsque, l'ancre jetée aux rives de Colchide,
il eut contenté son désir.

LE RIRE

Sous l'éclat rayonnant des lustres
répercuté de glace en glace,
la foule des invités, dominos et masques,
passe et repasse et se bouscule
de galerie en galerie.
C'est une nuit de rire.

Mousquetaires à panaches,
doges, mignons fardés, reîtres bravaches,
truands, Arlequins, Scaramouches,
petits-mâîtres, cardinaux rouges,
Fils du ciel en robes de soie,
coudoient
marquises à paniers, gitanes,
dames à hennin, courtisanes orientales,

Pierrettes, Colombines
et princesses de féerie.

Visage sous le masque ou le loup de dentelle,
on se devine, on s'interpelle,
on se raille, on s'intrigue.
C'est une nuit de rire.

Un domino couleur de deuil
est entré seul ;
comme un sombre fantôme il traverse les groupes,
et sur son passage on s'attroupe.
— Qui donc es-tu, tout de noir vêtu ?
Dis-nous ton nom, inconnue ou inconnu. —
Mais le passant n'a pas répondu,
pas même par un rire.

J'ai suivi le silencieux
de galerie en galerie,
et nous sommes entrés tous deux
dans les boudoirs secrets où s'étreignaient des couples
et dans les salons où la foule
tournait au son fiévreux des violons.
Je lui disais : — Réponds :
qui t'osa convier, hôte funèbre ?
Que viens-tu faire ici ? Tu portes le mystère
dans les plis de ta robe de ténèbres.

Ce n'est point ton nom que je veux savoir,
ce n'est point ton visage que je voudrais voir ;
oh, par pitié, que je t'entende rire. —

Il ne m'a répondu qu'au matin
(les habits de satin étaient fripés
et les perruques dépoudrées ;
les flambeaux mouraient, un à un,
et l'on ne distinguait dans la pâleur des glaces
que le lent va et vient de quelques ombres vagues) ;
il ne m'a répondu qu'au matin
quand le souffle de l'aube triste et grise
eut dissipé le bruit des rires.

— Je suis entré ici comme roi de la fête
et je n'y montre pas mon visage ambigu,
car chacun l'a connu
en contemplant le sien maintenant comme hier
dans les miroirs sincères.

Mais, au lendemain de la fête,
je ne tais plus mon nom à qui s'en inquiète
et je puis te le dire :
je suis le Rire.

LE PRINTEMPS ET LE POÈTE

Printemps a quitté le palais d'Asie
qu'entre tous séjours il chérit ;
trop longtemps il s'est attardé
cette année
à sourire à sa jeunesse éternelle.
et trop longtemps il a oublié
que les peuples là-bas à l'Occident l'appellent.
Il monte sur son invisible galère
aux voiles plus vites que le vent ;
la proue étincelante fend
les flots des nuages
et laisse après son passage
un bleu sillage dans les airs.
Il approche de nos contrées,

et la terre pour le fêter
retire son manteau d'hermine
et découvre sa nudité
sous les draperies légères d'une robe
transparente comme l'émeraude
dont elle emprunta la couleur.

Et le seigneur Printemps aborde.
Des nuées d'hirondelles tourbillonnent
au-dessus de son front vainqueur.
A la place où son pied se pose
soudain s'épanouit un parterre de roses.
A sa vue les bourgeons captifs
rompent leurs liens. Et voici
que des frontières de l'horizon
son frère le soleil accourt à sa rencontre
au galop de chevaux ardents.

Printemps cueille une rose :
il veut l'offrir en gage de retour
à quelqu'un de ces pauvres gens
qui pâtirent de l'hiver aux longs jours.
Il vient auprès d'une mesure et voit
par les carreaux brisés un homme qui sanglote
et grelotte de froid ;
près de l'âtre éteint gisent des couronnes,

lauriers dorés qui de l'or
et du laurier n'ont que l'apparence.

— L'hiver est mort,

console-toi, ô poète, et me chante! —

s'écrie Printemps en lui tendant la fleur.

Et l'homme tout d'abord regarde avec stupeur,

mais quand il a compris : — Va-t-en! va-t-en! dit-il;

à maudire l'hiver et ton exil,

vois! j'ai récolté ces couronnes.

Que deviendrai-je maintenant?

C'est ma gloire que tu me prends

pour cette rose que tu donnes.

L'EMBUCHE

Parsifal est entré dans le jardin magique
jailli soudain du sol à l'ordre de Klingsor,
et ses yeux, agrandis de surprise,
s'emplissent de l'éclat de la flore splendide
où toutes les couleurs et tous les ors
se mêlent avec l'ardeur sauvage des tropiques.
Et voici que, formant l'apparence de corps
de belles jeunes filles,
les fleurs s'animent et se groupent
et déroulent autour du héros ingénu
leur troupe
en ronde de guirlandes mouvantes.

Parsifal s'étonne, il n'est pas ému :
que pourrait contre sa vertu

l'embûche avouée qui se tend ?
Oh ! comme cependant
elles parlent raison, semble-t-il,
ces fleurs parfumées qui sont filles !
Elles disent avec d'harmonieuses voix
que pour la volupté de l'homme
elles viennent d'éclorre,
que les cueillir est un devoir
et que les laisser vainement fleurir
est le pire des crimes,
car elles penchent bientôt sur leurs tiges
et se flétrissent.

Mais le jeune homme a traversé bien des jardins ;
enfant, il effeuilla par jeu bien des pétales,
et jamais il n'a vu des parterres de femmes
s'offrir en bouquets à ses mains.

Il repousse les tentatrices
dont la séduction se brise à son dédain
et les regarde fuir en souriant,
heureux d'avoir dissipé le prestige.

A travers les massifs dévastés maintenant
il va poursuivre son chemin,
quand un gémissement plaintif l'arrête
et le force à tourner la tête.

Il découvre une femme

au visage baigné de larmes,
et rien que cette vue émeut de grand'pitié
son cœur indifférent qui n'a jamais frémi.
D'une angoisse inconnue il se sent envahi
en entendant alors de cette bouche grave
tomber le nom de Parsifal,
ce nom de *simple et pur* qu'il avait oublié.

O lâcheté, langueur perfide,
qui t'insinues comme un reptile
dans les âmes viriles,
ô pitié, comment se défendre de toi ?
Le cœur, sur qui les griffes
de la volupté n'ont point prise,
s'amollit et se fond sous la chute des larmes.
Le vainqueur est vaincu par toi,
et ses tremblantes mains laissent tomber leurs armes.
Kundry est belle, mais qu'importe ;
les perles de ses pleurs sont sa seule parure,
et ses hoquetantes paroles
distillent encore plus d'enivrante douceur
que la chanson des Filles-Fleurs.

Elle dit cette enfance recluse
au fond des bois, loin des rumeurs guerrières ;
elle dit cet amour inquiet d'une mère

qui, veuve d'un mari mort en des aventures,
redoutait pour son fils le sort de Gamuret ;
mais un jour l'ingrat franchissait
sans un suprême adieu l'orée de la forêt
pour chercher à remplir une belle aventure.
Et la mère attendit
jusqu'au temps où l'espoir à son tour fût parti.
L'espoir en la quittant lui déroba la vie.

Parsifal a pleuré pour la première fois ;
une lourde langueur l'opprime, et sa faiblesse
le conduit malgré lui à l'abandon de soi.
Et la magicienne trop certaine
de sa victoire prochaine
l'attire sur son sein palpitant de douleur.

Mais *le simple et le pur* recule avec horreur,
car la fureur de ce baiser
lui dénonce le piège où il allait tomber.

LE PUIITS

à Paul Fort.

A son lit d'agonie un vieil homme
dit à son fils : — Avant que l'heure sonne
où pour toujours mes lèvres se tairont,
retiens, enfant, ces dernières paroles.
Telles mon père moribond
les prononça jadis sur cette même couche,
telles je les répète. Écoute.
« Je te lègue l'humble maison
et l'enclos qui sont ma fortune.
Cultive comme moi des fleurs et des légumes,
bêche, sarcle la terre, et, suivant la saison,
plante ou sème le grain, arrose ou bien récolte.
Au milieu de l'allée, il est un puits profond
qu'un rempart de pierre environne :

une Déesse y demeure, dit-on,
éternellement nue et belle,
mais garde-toi de te soucier d'elle.
J'ai d'épais madriers recouvert la margelle ;
jamais sous mon effort la chaîne n'a grincé.
A la source prochaine j'ai puisé,
redoutant d'éveiller la Vérité néfaste
qui eût troublé ma vie heureuse dans le calme. »
J'ai fait ainsi que m'enseigna mon père
et je te donne avec la maison et l'enclos
le secret d'un destin prospère. —

Quand le vieillard fut mort, son fils n'eut de repos
avant d'avoir ôté de dessus la margelle
les madriers de chêne.
Pensant découvrir la Déesse,
il s'inclina sur le lambeau
de ciel tombé au fond de l'eau
et ne vit que soi-même.
Il cria : Vérité, Vérité ! et sa voix
retentit entre les parois
et se perdit sans autre écho.
Comment éveiller l'endormie ?
songeait-il ; depuis tant d'années qu'on l'oublie
peut-être est-elle morte
au fond de cette onde croupie ?

Il fixa le seau à la corde,
et la corde glissa sur la poulie ;
mais le puits fut intarissable.

Pendant le jardin n'était plus cultivé ;
les massifs devenaient fourrés inextricables ;
la ronce envahissait carrés et plates-bandes,
et parmi les orties et les mauvaises plantes
étouffaient les tiges défleuries.

Un jour, l'homme découragé
se laissa tomber de fatigue
et pesamment il s'endormit.
Il rêva ; et voici, ô prodige,
que la Fille du Temps surgit
nue et belle et tenant un miroir à la main ;
elle penche sur lui son visage divin ;
il veut la saisir et s'éveille,
mais elle n'est plus là. Il retourne au sommeil ;
et voici qu'une autre Déesse
apparaît qui s'enfuit de même
sitôt qu'il tend les bras vers elle,
puis une autre et une autre encore.
Elles sont toutes sœurs et ne sont point pareilles ;
toutes ont à la main le miroir serti d'or
et le sourire sur les lèvres.

L'homme enfin s'arrachant à l'angoisse du rêve
se lève et parcourt son enclos ;
il aperçoit sous la ronce une bêche,
il la ramasse et se met aussitôt
à retourner la terre sèche.

LE FLEUVE DE MORT

Quand l'Ombre de celui qui sortait d'être un homme
descendit en ces lieux d'où seuls sont revenus
quelques héros et des poètes,
elle arriva tout d'abord sur la grève
du torrent Achéron dont la fange bouillonne
et roule avec un tumulte inconnu
aux oreilles des hommes.

L'Ombre ne trembla point et alla plus avant.

Sous un ciel morne et bas, sous le rempart funèbre
des ifs au noir alignement,
elle vit s'étaler en nappe d'eau amère
le Cocyte formé des larmes des méchants.
L'Ombre ne connut pas encore l'épouvante
et, le regard serein, parcourut les Enfers.

Elle suivit les bords du Styx qui trouble l'air
de vapeurs pestilentes
et côtoya le Phlégéon en flammes
qui, comme un serpent,
étouffe le Tartare
dans un enroulement de ses anneaux ardents.

Mais enfin elle entra dans la belle contrée
réservée à sa destinée.

Là, baignant des prairies constellées de fleurs,
le Léthé calmement promène une onde claire
où se rit le reflet de la douce lumière.

L'Ombre alors détourna ses yeux avec horreur
et chercha, mais en vain, une route pour fuir,
car la mort sans recours et le pire supplice
s'accomplissent
sur cette rive à l'apparence heureuse.

L'Ombre en la maudissant dut boire l'eau du fleuve
qui dissipe le souvenir.

CIRCE

A Lionel des Rieux.



Devant le palais de Circé.

CIRCÉ

Toi que les Immortels ont conduit dans mon île,
salut, jeune étranger.

Ce palais est ouvert à qui demande asile ;
dès ton premier appel je sors t'y convier.

L'ÉTRANGER

Femme — ou plutôt déesse, car jamais
tant de beauté ne décora les traits
des compagnes des hommes —
je te rends grâces.

Chassé de mers en mers par la fureur d'Éole,
j'errais comme l'épave
quand j'aperçus cette île aux molles côtes.

J'ai cinglé vers l'abri d'une rade ;
l'ancre a mordu le sable au fond des eaux
et j'ai quitté, joyeux, le pont de mon vaisseau
pour chercher où goûter l'oubli de durs travaux.
Sous les oliviers et les noirs cyprès
i'ai marché; mes pas foulaient
un tapis de violettes parfumées
dignes de couronner le front de Cythérée.
Des loups et des lions sortant de leurs tanières
accouraient me lécher les mains
et de leurs bonds semblaient me montrer le chemin.
Portés par le souffle de l'air
des sons mélodieux se rapprochaient de moi ;
alors m'est apparu dans une clairière
le palais où chantait cette voix.
J'implorai votre accueil
et vous êtes venue, en souriant, au seuil.

CIRCÉ

Tu ne t'es point trompé quand tu frappas ici :
c'est la maison de bonheur et d'oubli.
Les périls endurés pendant la traversée,
les embûches des vents et des écueils cachés,
les longs jours sans soleil, les redoutables nuits
où la Lune couvre ses bras d'albâtre
sous l'épais manteau des nuages,

ta mémoire demain ne s'en souviendra plus.
Entre dans mon palais.

L'ÉTRANGER

Femme — ou plutôt déesse, car jamais
mes oreilles n'ont entendu
s'échapper des lèvres humaines
voix si douce — me diras-tu
le nom de cette terre hospitalière ?

CIRCÉ

Il t'est connu déjà ;
certes tu as appris à le maudire.
Cette terre se nomme Æa.
J'ai dit et je te vois pâlir.

L'ÉTRANGER

Les périls endurés pendant la traversée,
les embûches des vents et des écueils cachés,
les longs jours sans soleil, les redoutables nuits,
quel Dieu me les rendra ?
Voici l'île néfaste où règne
Circé la Magicienne
qui convie l'étranger avec des mots amis

et puis l'ayant grisé de perfides breuvages
bientôt le chasse en ses étables.

CIRCÉ

Enfant ! Si sa beauté peut-être
fait de Circé l'égale des déesses,
elle n'est pourtant qu'une femme ;
et si sa voix te paraît aussi douce
c'est que longtemps tu entendis mugir les vagues.
Ne verse point de larmes et m'écoute.

L'ÉTRANGER

Eh, qu'importe !
Pourquoi de menteuses paroles
vouloir me dorer l'avenir ?
Dans d'invisibles rets tes charmes m'enveloppent,
et je ne saurais fuir.
Ne crains pas qu'un soudain courage
de ces lieux ne m'arrache ;
je fus ton prisonnier sitôt que de la proue
j'aperçus le rivage où mon destin
fatalement s'échoue.
Je sais que tout à l'heure, assis à ton festin,
je recevrai de toi la coupe qui recèle
sous un goût de vin doux, de farine et de miel,

les poisons préparés pour ma métamorphose,
et je reste. Dans tes étables closes
accroissant d'une tête ton troupeau,
vautré sur la litière des pourceaux
je subirai l'horreur de mon ignominie,
et je reste. Ma lassitude
est si grande à courir les mêmes aventures
sur l'immense océan sans trouver de patrie,
que je ne tourne pas mes yeux noyés de larmes
vers l'anse où mon vaisseau dort à l'abri des lames.

CIRCÉ

Donc tu t'avoues vaincu avant d'avoir lutté
et tu ne comprends pas qu'il n'est d'autre mystère
dans mes enchantements que ta seule faiblesse
et ma seule beauté.

Écoute. A quoi bon te leurrer,
puisque toi-même tu t'es abandonné?

Mes crimes les voici :

quand le hasard des traversées
jette les voyageurs sur les côtes d'Æa,
je suis bonne à tous ceux qui demandent abri.

Mes portes s'ouvrent dès qu'un pas
en quête résonne alentour,
et le banquet d'accueil est servi nuits et jours.

Nulle ruse ne se cache sous mes sourires,

mes sourires de réconfort qui sont un port
pour les âmes que le vent a meurtries.
Hélas! pourquoi le sort
me fit-il femme et belle?
pourquoi la solitude sur les flots
ne peut-elle dompter la chair des matelots?
Il n'est aucun poison dans le vin et le miel
que je sers à mes hôtes,
et je suis étrangère à leur métamorphose.

L'ÉTRANGER

Sans doute. Mais jadis,
— est-ce un conte?— vingt-deux des compagnons d'Ulysse
visitaient certaine île.
Leurs pieds foulaient
sous les oliviers et les noirs cyprès
un tapis de violettes parfumées,
et des fauves apprivoisés
bondissaient devant eux pour leur montrer la route.
Une demeure enfin à leurs yeux se découvre;
ils se nomment; la porte s'ouvre.
Un repas est servi; aussitôt qu'ils y goûtent
ils n'ont plus rien d'humain, sinon le souvenir.
Or le fils de Laërte averti par Mercure
se hâta d'accourir;
il délivra les siens et déjoua tes ruses.

CIRCÉ

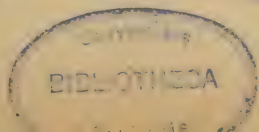
Légende, ô voile de beauté
jeté par les poètes
sur la face grave et sereine
des éternelles vérités,
ô légende, les ignorants blasphèment
quand ils se servent de ton nom,
car leur folle présomption
juge d'après le voile et non d'après la face ;
à leurs regards toujours la vérité se cache.

L'ÉTRANGER

Entrons. Le jour s'épuise en vains propos ;
je n'ai point la sagesse du roi d'Ithaque
et nul Dieu ne me garde.
Je suis las et j'ai faim. Ta présence me charme,
et le loup près de toi est doux comme l'agneau.

CIRCÉ

Et c'est cela que tu nommes magie !
Pourquoi ne fuis-tu pas ? Tu te crois enchaîné
et tu es libre. O l'étrange magie !
Ta faiblesse me fait pitié.
Si du moins tu croyais en ma sincérité



quand je te révèle un mystère
qui te rendrait semblable aux maîtres de la terre.
Heureux, toi qui n'as pas la prudence d'Ulysse,
toi qui ne portes pas au fond de ta poitrine
un cœur glacé jamais fondu par les sourires
et que jamais désir ardent ne fit bondir.
Mais te vaudrait le sort des vingt-deux compagnons
qui connurent d'abord la douceur du poison
avant d'en sentir l'amertume,
que le sort de ce roi qui consuma sa vie
à chercher sa patrie ;
il la trouva trop tard, ses cheveux étaient blancs.
Mais tu ne suivras point l'une ou l'autre infortune
si, me prêtant l'oreille, tu m'entends.
Ta jeunesse voguait ballottée par la mer
avant de rencontrer cette île et ma demeure,
et ton âme et ta chair
se sont révélées tout à l'heure.
Lorsque tes yeux se posèrent sur moi
tu devinas soudain l'empire de la femme ;
le désir et l'effroi
ont conquis ton corps et ton âme.
Et tu n'es plus cet étranger
poursuivi par les vents contraires
de flots en flots sans se fixer
dans une rade salubre.

Tu me crois criminelle et je suis innocente;
j'accomplis simplement ma destinée
qui est de t'accueillir. Donc, entre.
Déjà te voici un autre homme,
et dès que tu boiras le vin de mon festin
tu pourras à ton gré ou tomber dans l'opprobre
ou toucher aux sommets divins.
Si ton être possède une double nature,
c'est à toi de savoir quelle il faut écouter.
Les pourceaux en pourceaux ne furent point changés,
et Circé contempla leur honteuse aventure
où rien ne s'était fait de par sa volonté.
L'avenir dépend de ta force.
Il est un Dieu que tu ignores,
ton âme en est le tabernacle,
mais négligé ce Dieu s'endort
dans le silence de ton âme.
Si tu succombes à l'ivresse
pour toujours le Dieu dormira ;
si tu résistes à l'ivresse
il s'éveillera et vivra.
A mon souffle jaillit une étincelle
du foyer inconnu sous la cendre caché ;
tantôt cette étincelle allume un incendie
dont on n'abat point la folie,
tantôt un pur flambeau par elle est allumé,

qui sur la splendeur d'une belle vie
répand ses rayons immuablement.

Je ne t'ai pas menti :

suis-moi pour que soient accomplis
et ta métamorphose et mes enchantements.

(Ils entrent dans le palais.)

RENAISSANCE

A LOUISE DUCOTÉ.

I

DÉDICACE

Annonçant le printemps que l'on rêve éternel,
Un rayon de soleil a caressé les vitres
Où l'eau froide des nuits lentement se retire,
Et je m'éveille en souriant, comme le ciel.
Ce livre t'appartient; c'est le premier sourire
A l'aube du printemps, et tu es le soleil.

Lumière bienfaisante! Joie longtemps ignorée!
J'avais tiré les lourds rideaux sur mes fenêtres,
Et, fermé dans la chambre où je me flétrissais,
J'étais enveloppé par un ennui funèbre.
Peut-être fut-il bon d'avoir aimé souffrir
Et d'avoir cultivé des deuils imaginaires;

j'ai appris à chanter quand j'étais solitaire,
comment donc maintenant ne pas m'en souvenir !

Je chanterai. Ma voix, qui hoquetait de larmes
et s'enrouait dans les brouillards mélancoliques,
éclatera, lavée par ces larmes coupables.

J'aimerai la beauté puisqu'en toi elle habite
et que le monde en se reflétant dans tes yeux
m'est alors apparu, doublement merveilleux,
et j'aimerai la vie parce que tu respires
et que tu es ma vie.

Je te donne ce livre ;
il est ton bien, et j'ai cherché à te le rendre
tel que tu l'as créé par ta chère présence.
Sans doute l'artisan de sa main malhabile
ne le façonna pas digne de cette offrande ;
mais on n'accuse point le modèle ou la Muse
lorsque le marbre ou le poème les trahissent,
et, si le lac est trouble en qui les cieux se mirent,
on n'ose point nier la couleur de l'azur.

II

Crois-moi, nous sommes nés ailleurs qu'ici ;
fuyons la froide ville
où s'éternise notre exil
et regagnons notre pays.
« Ce pays, dis-tu, où est-il ? »
Tu ne te le rappelles plus ;
nous l'avons quitté depuis tant d'années,
— c'était peut-être avant cette vie —
mais dans mes rêves je l'ai vu
et je saurai t'y ramener.

Je suis un étranger ici ;
ces murs gris ne sont pas les miens,
ces tristes habitants ne sont pas mes frères ;
quel est ce ciel que perce un soleil incertain,
avare de lumière ?

quel est ce fleuve aux eaux lourdes et lasses
qui passe emprisonné entre des quais de pierre ?
et ces arbres aux feuilles pâles
quels sont-ils ? J'ai connu pourtant
des fleuves, des maisons, des hommes et des arbres,
mais combien différents !
et j'ai connu des cieus libres de brume
où ruisselaient l'or et l'azur.

Viens ; je sais un asile sûr
que ne profane point une foule importune.
C'est au bord de la mer, tout au fond d'une baie
que ferment de molles collines
plantées d'oliviers et de vignes.
Un chemin creux fleuri de violettes
conduit à la demeure claire.
Des rosiers grimpants encadrent les fenêtres,
et leur odeur se mêle à celle des citrons
qui mûrissent le long de la terrasse.
On découvre la mer et la grève blonde où les vagues
s'étaient paresseusement ;
là-bas, hors de la baie, quelques voiles latines
se découpent sur l'horizon ;
l'air est plein de senteurs, le soleil doux, le ciel profond.
Parfois un pêcheur passe en chantant,
ou une femme aux haillons éclatants

qui porte sur la tête une cruche d'argile.

N'est-ce point là ce cher pays, le mien,
le tien,
qu'avec de faibles mots je te dépeins ?
N'y veux-tu pas retourner avec joie
comme on rentre chez soi après un long voyage ?
Ici l'amour est de l'amour la vague image ;
sous cet hiver nos baisers seraient froids ;
la neige couvrirait bientôt nos pensées grises ;
la fleur de nos aveux ne resplendirait pas,
elle se fanerait sans parfum, sans couleur ;
privés d'un chaud soleil, bienfaisant à nos cœurs,
nous serions confondus dans la foule livide ;
pareils aux gens d'ici nous parlerions tout bas ;
nos jours s'écouleraient comme ce fleuve las.

Mais dans mes rêves j'ai revu
la bonne contrée,
et si comme moi tu l'as reconnue,
partons. Le temps d'exil est achevé.
Partons aimer.

III

Te souviens-tu de notre villa près de Gênes,
quand on a passé le port marchand
où nos brigantins et nos corsaires
sont à l'ancre, se balançant ?

Te souviens-tu de notre villa près de Gênes,
quand on a passé le promontoire,
claire et gaie au bord de la grève,
avec son étage bas et son toit plat
et les balustres de l'accoudoir,
au bord de la grève,
où, côte à côte, le soir,
nous restions appuyés, laissant nos rêves
s'égarer sur la mer, jusque là-bas
vers les pays barbaresques ?

Notre villa : ses mosaïques florentines

et ses salles revêtues de fresques
et ses colonnades et ses portiques,
et tout son peuple au corps de marbre
de déesses et d'héroïnes,
te la rappelles-tu?

Et, alentour, le jardin touffu
que dominaient de longs eucalyptus
et qu'abritait la paix des palmes.
La nuit des orangers se constellait d'oranges ;
parfois les citrons d'or pleuvaient comme des astres ;
roses sanglantes,
camélias aux fleurs pourpres et blanches
recouvraient nos sentiers
d'un tapis de pétales effeuillés.

Te souviens-tu de notre villa près de Gênes ?
Des paons rouaient devant le péristyle
et d'autres étalaient les bijoux de leur traîne.
C'était un temps d'opulence et de fêtes ;
des beaux baladins et des masques,
des musiques sur les barques,
des danses sur la terrasse,
des brocarts, des parures et des perles,
te souviens-tu ?
et te souviens-tu de nous-mêmes ?



C'était un temps de faste et de fête
et d'amour.

J'en ai cultivé la mémoire
depuis ces jours jusqu'à ce jour.
Métempsychose !
rêves auxquels nous devons croire ;
car mes regards d'enfant
se sont ouverts, déçus devant les choses ;
ils gardaient souvenir de l'éblouissement
d'un merveilleux passé baigné dans le soleil ;
car mes oreilles
bourdonnaient comme ces coquillages
qui retinrent en eux le murmure des vagues ;
elles étaient pleines de voix
jadis entendues
qui de nouveau parlaient en moi.

Et toi, je t'ai vue
et ce n'était pas la première fois,
et je t'aimais déjà d'une tendresse ancienne.
J'ai reconnu le goût de ton baiser

dont le parfum était resté
depuis cet hier sur mes lèvres.

Si les décors pompeux où nous avons vécu
sont tombés en poussière;
si des âges de fer et de suie sont venus
qui luttent âprement pour une autre beauté;
et si nous-mêmes
nous ne sommes plus ceux que nous avons été,
qu'importe ! Eveillons-nous à une vie nouvelle ;
l'amour et la nature
trionphent par leur jeunesse éternelle.
Où furent des palais je trouve des masures,
mais je lève les yeux au ciel,
et les astres y sont, brillant du même éclat ;
tout est pauvre et vulgaire où fut notre splendeur,
mais je te presse dans mes bras,
et ton sein qui palpite a la même douceur.

IV

CHANSON

Tu es un jardin au printemps,
tu es un jardin à l'aube ;
je me repose entre tes bras fleuris,
le front sur ton sein frais comme une fontaine.

Tes yeux sont le soleil levant,
tes joues ont le parfum des roses,
le souffle de ta bouche est doux comme un zéphyr,
l'ombre de tes cheveux est légère.

Tu es un jardin au printemps,
tu es un jardin à l'aube.

V

C'était l'aurore ;
nous étions accoudés au balcon côte à côte,
et nous n'osions point de paroles.
Ta voix enfin s'est élevée, tremblante :
« O mon ami, pourquoi suis-je ainsi triste ? »

Je me suis tu, car une angoisse étrange
me retenait au seuil de la nouvelle vie
que nous venions entreprendre.

Tu dis encore :

« Regarde : l'orient ouvre ses portes d'or,
et le soleil, paré de sa jeune lumière,
caresse la mer.

Les vagues éveillées, frissonnant de plaisir,
se roulent et s'étirent
sur leur fin lit de sable.

Au souffle de la brise marine
les tamaris légers s'inclinent
et se balancent mollement,
et l'on voit s'agiter des palmes
comme au passage d'un conquérant.
Les hirondelles tournoyantes
montent, descendent,
effleurent le flot et repartent ;
les cèdres sont pleins de bruits d'ailes ;
des chœurs de pinsons et de merles
composent un joyeux vacarme.
Les pêchers secouent une neige rose,
un citron brillant et lourd se détache,
les œillets déchirant leur robe
montrent une chair écarlate,
les bourgeons éclatent,
et les mimosas, odorants à peine,
penchent sous le poids fleuri de leurs grappes.
Derrière la haie
j'entends des enfants qui jouent et bavardent.
Tout renaît, tout sourit, tout chante ;
pourquoi suis-je triste et tremblante? »

Et moi, délivré soudain de mon trouble,
je t'ai répondu : « J'en connais la cause ;
ta tristesse vient de la joie des choses ;

on n'est point heureux sans quelque secousse
et tu n'en as pas encore l'habitude ;
tu as peur du bonheur comme d'un songe
trop beau pour ne pas mentir.

Mais, au chaud soleil mes craintes se fondent,
je m'abandonne à l'avenir ;
toi, laisse le vent qui chasse la brume
emporter ton inquiétude. »

VI

Mars arrive, paré de sa grâce ambiguë,
adolescent encore tout frissonnant
au souvenir des neiges dont ses bras blancs
conservent la blancheur glacée et pure ;
mais ses joues qui rougissent au vent
ont déjà la chaleur des jours d'été futurs.

Son haleine a la saveur des citrons verts ;
ses yeux sont changeants comme la mer ;
il a cette beauté troublante
d'échapper à peine à l'enfance.
Ses cheveux sont couronnés de jacinthe ;
il rit de ses lèvres gonflées de sang,
et soudain le voici pleurant
et irrité, puis bientôt le visage en fête.

Il est capricieux comme une femme,
et nous l'aimons aussi comme une femme,
car il apporte le printemps fleuri dans ses mains,
car il apporte les promesses du lendemain.

VII

Étions-nous aveugles? Sommes-nous nés hier?
Voici que nous découvrons l'univers
avec une surprise puérile.

Pareils à des enfants nous allons devant nous
et nous nous étonnons de tout.

Un rayon de soleil, un caillou qui scintille,
un oiseau qui fend l'air, une feuille qui tombe
nous rendent attentifs, comme si sur le monde
ce rayon de soleil n'avait jamais glissé,
comme si ce caillou n'avait jamais brillé,
comme si les oiseaux et les feuilles
ne s'étaient jamais envolés.

Ah! nous étions aveugles!

Il y avait un ciel que nous ne voyions pas,
il y avait des champs, des monts et des étoiles,

rien n'existait pour nous de tout cela ;
et la mer déployait les plis bleus de son voile
sans attirer notre regard.

Qu'avons-nous donc fait pendant tant d'années
jusqu'à ces jours
où, par la grâce de l'amour,
nos yeux enfin se sont dessillés ?

VIII

CHANSON

Quelles cloches sonnent au clocher ?
Je ne sais rien, hors que je t'aime.

Est-ce le glas qu'on entend tinter ?
est-ce l'appel à la prière ?
est-ce la chanson du baptême ?

Quelles cloches sonnent au clocher ?
Je ne sais rien, hors que je t'aime.

Toujours j'écoute les cloches ;
ce qu'elles disent, je l'ignore,
mais elles parlent en moi-même.

Quelles cloches sonnent au clocher ?
Je ne sais rien, hors que je t'aime.

Cloches de l'aube, cloches du soir,
cloches de toute la journée,
vives, lentes, graves, gaies.

Quelles cloches sonnent au clocher ?
Je ne sais rien, hors que je t'aime.

Elles changent en vain leur voix ;
elles n'ont qu'un écho en moi,
et c'est le carillon des noces.

Quelles cloches sonnent au clocher ?
Je ne sais rien, hors que je t'aime.

IX

Ces mendiants qui, le matin,
sortent d'un détour du chemin
et se rangent sous nos fenêtres,
ce sont les voix
de notre joie
qui viennent.

Ils savent des chansons
où nous nous écoutons ;
ces mendiants, nous les aimons
comme nous-mêmes.

Pauvres chansons qui feraient rire
les gens des villes ;
airs surannés, paroles naïves,

romances et ce qui s'ensuit.
Oui sans doute, et pourtant alors
nous oublions tous les poètes,
leurs rares pensées et leurs mots choisis,
et nous oublions les plus beaux accords.

Ces musiques et ces paroles
qui s'envolent
joyeusement sous le soleil
égalent pour nous des chefs-d'œuvre.
Elles sont naïves comme notre cœur,
comme lui claires et rieuses,
elles sont simples comme le bonheur
et surannées comme l'amour.

X

NOCTURNE

Éteins la lampe ; à quoi bon sa clarté
sinon pour ceux-là qui s'ignorent ?
Je te connaîtrai mieux parmi l'obscurité.

Éteins la lampe ; à quoi sert sa lumière
alors qu'on la porte en soi-même ?
Je sens mon âme qui rayonne,
je vois ton âme rayonnante.

Éteins la lampe.

XI
CONTE

Comme un prince de Féerie
venant d'un magique Orient
je paraîtrai sur une barque pavoisée.

Je serai debout à l'avant,
regardant du plus loin la demeure enchantée
où tu m'attendras, alanguie.

Mes matelots fendront en cadence
de leurs rames les vagues soumises ;
des musiciens sous la tente
joueront de lentes mélodies.

A ta fenêtre à l'ogive fleurie
tu te pencheras pour me voir
et d'un sourire
tu confirmeras mon espoir.

Au son des flûtes et des harpes
j'aborderai au bas des marches ;
et, me précédant, mes esclaves,
chargés d'un lourd coffret scellé,
s'avanceront en messagers.

Tu rompras les sceaux du coffret,
et sous tes doigts ruisselleront
les colliers de mes baisers,
les parures de mes baisers
et tous les trésors de ma tendresse.

Tu me diras : « Riche de vos largesses,
mon cher seigneur,
à mon tour maintenant de vous faire un don ;
prenez en échange la clé
du coffret où j'ai renfermé
les colliers de mes baisers,
les parures de mes baisers
et tous les trésors de mon cœur. »

XII

Vivre ! se sentir vivre !
ah ! jamais nous n'en saurons dire
la toute-puissante douceur.
Vivre sans le sentir, c'est la mort avant l'heure,
et jusques à présent nous ne vivions pas.
Écouter les voix de la terre
qui parlent par l'oiseau, par les vents, par les vagues,
par la feuille ou le fruit qui s'arrachent de l'arbre ;
écouter la rumeur diverse
de tous les bruits mêlés en un même concert,
écouter le silence même.
Aller, et gonfler nos poitrines
de mille effluves salutaires,
goûter l'âpre senteur de la brise marine,

défaillir au parfum léger des mimosas
et se griser de l'arôme sans nom
formé par les œillets, les roses, les citrons,
les jasmins s'enroulant aux balcons des villas
et les violettes semées
au pied tordu des oliviers.

Voir : porter ses yeux comme des miroirs
où la féerie du monde se déroule ;
assister aux matins, aux midis et aux soirs,
à la pompe des nuits, à la fête des jours ;
regarder un rayon, un insecte, une source,
une ombre, un nuage ; tout voir.

Fondre son être entier dans la nature,
frissonner du même frisson,
être mieux qu'un passant dans les choses qui sont,
jouer son rôle admirable et obscur
sur une scène harmonieuse,
acteur à la fois et témoin.

Ah ! vivre ce n'est rien,
mais sentir que l'on vit et vivre, ô vie heureuse !

XIII

Au gré des ailes blanches de leurs voiles
laissons-les s'envoler, ces vaisseaux
semés sur l'océan comme de blancs oiseaux,
et ne nous risquons point au fil de leur sillage
à tenter avec eux l'orage et le naufrage.

Jetons comme un bois mort nos rêves d'inconnu
au vivace foyer de nos heures heureuses.
Qui sait si les vaisseaux seront tous revenus
quand nos heures encore s'écouleront heureuses !

Combien j'en vis d'un vol semblable
s'échapper, frémissants, du port,
qui roulent aujourd'hui tels que des cygnes morts
sur le sable d'une lointaine plage.

Sachons qu'ils vont chercher ce qu'ici nous trouvâmes,
et qu'il n'est rien de plus que ce que nous avons.

Ah ! voyages ! voyages !

sans franchir notre seuil nous les accomplissons.

XIV

CHANSON

Une heure s'achève, puis une.
(Le sable coule au sablier ;
on le retourne, on recommence.)
Voici le croissant de la lune.

Une étoile s'éteint, puis une.
(Le sable coule au sablier ;
on le retourne, on recommence.)
Le disque du soleil s'allume.

Les jours sont morts et puis les nuits.
(Le sable coule au sablier ;
on le retourne, on recommence.)
L'année est morte et l'année suit.

(Le sable coule au sablier ;
on le retourne, on recommence.)
Notre bonheur a la constance
d'une immobile éternité.

XV

Avec les pierres de la maison du passé
nous avons construit la maison nouvelle
où nous nous sommes réfugiés.

Elle est belle et gaie, la maison nouvelle ;
rien en elle ne rappelle l'autre ;
elle est toute fleurie de roses,
de vigne vierge et de glycines ;
sous les plantes qui la tapissent
on ne reconnaît plus les pierres
de nos chagrins et de nos colères.

Mais, quand tu n'es pas là, parfois
je vais écarter les feuilles touffues
pour regarder un coin du mur.

Je n'oublie pas que notre joie
est née dans le berceau de la douleur.

Les vieilles pierres de la maison du passé
n'ont point changé ;
leur noir visage est toujours menaçant.
Je n'oublie pas que la douleur
nous environne à tout instant.

Combien alors elle m'est plus chère,
notre chère maison nouvelle !

XVI

NOCTURNE

La nuit vient d'attacher avec des clous d'argent
son dais de velours sur le monde.

Asseyons-nous près du seuil, et dans l'ombre
laissons glisser sur nous le souffle prompt du temps.

Forme des vœux, les étoiles tombent.

Je suis si près de toi que je touche ton âme ;
elle est douce et palpite ainsi qu'une colombe,
elle est limpide et fraîche comme une onde,
elle est belle comme ton visage.

Forme des vœux, les étoiles tombent.

Le silence est si grand que j'écoute ton âme ;
elle chante timidement,
et ses mots sont ceux des enfants,
ingénus, caressants et graves.

Forme des vœux, les étoiles tombent.

XVII

Cessons de parler d'hier,
ne parlons pas de demain.
Demain est si proche, hier si lointain ;
parlons d'aujourd'hui et ce sera bien.

Aujourd'hui, c'est tout l'univers,
c'est toute la vie.

Hier, ce n'était pas nous,
ce n'était pas le même monde.
Demain, c'est un autre univers ;
et nous ?

Vivons chaque instant et chaque seconde,
— on ne sait pas combien une seconde est longue,
on ne sait pas combien peut durer un instant — ;

si nous arrivons au soir en riant
de notre rire du matin,
— ah ! qu'importe hier, qu'importe demain ! —
tout le bonheur aura tenu dans tes petites mains.

XVIII

CHANSON

Nous sommes partis sur notre navire ;
le ciel était beau, la mer était belle ;
joyeux comme lui et calmes comme elle,
nous sommes partis pour la vie.

Il y eut bientôt des brumes au loin ;
nous étions troublés et mélancoliques.
La nuit tomba, nous fûmes tristes,
mais nous avons chanté quand le soleil revint.

Plus tard, charriés par un vent brûlant,
s'amoncelèrent des nuages ;
nous avons perdu tout notre courage
et nos pleurs disaient nos pressentiments.

Ce fut la tempête et le désespoir ;
ensuite ce fut l'accalmie et la joie ;
l'azur resplendit, la vague brilla.
Nos âmes étaient comme des miroirs.

Et quand nous longeons les rives des îles,
les femmes accourent et disent entre elles :
« Voici passer le vaisseau des poètes. »

Nos poèmes ! Les cieux et les flots les écrivent.

XIX

Le bonheur :

ce n'est pas cet enfant rieur
et turbulent qui court sur la route
et dont les joues sont un fruit rouge
mûri par la santé et la gaiété.

C'est l'enfant sage et un peu frêle
qui s'amuse, assis aux pieds de sa mère,
à regarder les belles images
et qui souvent lève la tête
vers sa mère, dont le front penche,
et lui sourit pour que s'effacent
des craintes toujours renaissantes.

XX

Là-bas, sous le mur bleu des monts
dont les escarpements ferment notre horizon,
il est un temple antique, seul vestige
d'une ville détruite.

La mer, qui déroulait devant le sanctuaire
les plis changeants
de sa traîne aux franges d'argent
et lui présentait un miroir,
s'est éloignée de lui pour l'empêcher de voir
une image de sa misère.

Et, parmi les joncs et les herbes,
monte l'alignement des colonnes jaunies,
bras levés dans le vide
qui portaient les frontons et les frises
où des exploits étaient sculptés.

alentour s'étend le silence :
le pays est abandonné.

Ensemble nous vîmes, un jour,
admirer la beauté tragique de ce temple ;
nous avons remué la poussière du temps
qu'ici ne ressuscite aucun souffle d'amour.
Le Dieu a succombé de la mort des fidèles,
et sa demeure est un tombeau désert.
Nous avons emporté l'horreur de ce mystère
quand nous sommes partis au déclin du soleil.

Le lendemain, tu t'en souviens, dès l'aube,
le clocher du prochain village
nous éveilla de ses carillons.
Clocher, tu ris à ton image
tremblante au bord du flot ;
— un temple blanc là-bas riait à son reflet.
Clocher, tu as des chants de joie et de triomphe ;
— un temple blanc là-bas était sonore d'hymnes.
Clocher, ta flèche aiguë traverse l'air limpide ;
— un temple aux toits dorés brillait là-bas dans la lumière.
Clocher, restera-t-il de toi des pierres
pour dire que tu fus la maison de prière ?
— des colonnes là-bas parlent au souvenir.

Clocher, où est le Dieu du temple blanc, là-bas ?
le tien mourra-t-il point pour la seconde fois ?

Nous avons tous les deux eu les mêmes pensées ;
puis dans notre jardin scintillant de rosée
nous avons promené nos adorations.
L'immensité du ciel, l'air que nous respirions,
tout ce qui s'agitait, vibrait, chantait,
les massifs, le verger, la terre, la fontaine,
étaient peuplés de Dieux, féconds et éternels,
dont nous savions le nom.

XXI

De la poussière des instants
créons nos jours et nos années,
et sur le terreau fertile des années passées
que l'avenir germe et fleurisse,
éternel recommencement.

Amour,

tu n'es pas né en nous, tu ne peux pas finir ;
tous les amants que tu caressas de ton souffle,
nous les perpétuons, tu nous rends immortels ;
tu es la vie et tu l'emportes
sur ce simulacre : la mort.

XXII

Si nous rions, si nous portons parmi les choses
un visage content, n'y mettons point d'orgueil.
Je te connais, magie des yeux
par qui tout se métamorphose.

Je me souviens de ciels éclatants de lumière,
— les mêmes qu'aujourd'hui —
et comme leur clarté m'était amère !
Aujourd'hui, je vois resplendir

jusqu'aux cieux les plus pâles.
Le monde a-t-il changé, ou mon regard ?

Nous nous mêlons au monde éperdument,
mais nous ne savons pas oublier qui nous sommes ;
et, ne contenant point notre âme qui déborde,
nous peignons l'univers aux couleurs du moment.

La joie et la douleur sont les enfants jumelles
que la nature étreint dans ses bras maternels ;
si nous sommes touchés par l'une de ces sœurs,
rien ne varie que notre cœur :
il trouble les reflets au miroir des prunelles,
mais la nature est toujours belle.

XXIII

Du fond de l'horizon que la crainte pâlit
l'orage, armé des lances de la pluie
et des mitrailles de la foudre,
accourt au galop de ses chevaux sombres
qui de leurs sabots et de leur souffle
soulèvent des tourbillons d'ombre.

Sous le passage de l'orage
la mer écume et hurle et se révolte ;
la mâtûre des pins s'incline, geint et craque,
les feuilles arrachées vivantes tourbillonnent,
et le frémissement des palmes rebroussées
domine le concert des arbustes blessés ;
le velours des gazons en lambeaux se déchire ;
les massifs sont foulés, et la terre creusée

comme par un laboureur ivre
porte dans ses sillons un flot fuyant de boue.
Inutile colère ! il suffira d'un jour
pour réparer l'horreur de ce désastre ;
un rayon nous rendra nos roses.

Mais nous, rentrons en hâte ;
enfermons-nous dans la chambre bien close
et attendons la fin, riant de la tempête.
Demain, elle nous surprendra peut-être
loin de la maison, — et qui sait ?
Notre bonheur est plus fragile que les fleurs.
En pousses nouvelles, à chaque printemps,
la nature est riche,
et les arbres blessés vite se cicatrisent.
Nous reverdissons mal après un ouragan ;
nos plaies ne sont jamais complètement fermées.

Maintenant que nous sommes à l'abri des murs blancs
parmi nos meubles familiers,
regardons ces fureurs à travers les carreaux
et réjouissons-nous, car le spectacle est beau
et nous semble donné pour varier nos fêtes.

Nous avons en nous assez de soleil
pour attendre que la clarté renaisse ;

nos caresses sont des fleurs fraîches ;
tes yeux sont une mer sereine,
et tout ton être
est un verger paisible où mûrissent des fruits
qu'un à un je cueille à leur heure.
Gronde la foudre, souffle le vent, tombe la pluie,
cela s'arrête au seuil de la demeure.
Inutile colère : tu souris.

XXIV

NOCTURNE

Silence, silence...

je ne te dirais rien qui vaille le silence.

Ce matin, j'avais des chansons aux lèvres,
des chansons fraîches et parfumées
comme les violettes dans la rosée.

Ce midi, je t'ai dit des chants ardents,
luxuriants et forts comme des roses pourpres,
et je défailtais à les sentir sur ma bouche.

Et je t'ai murmuré au coucher du soleil
de languissantes paroles

qui se fermaient sur elles-mêmes
comme les corolles des anémones.

Mais quels mots à présent te dire
égalant en douceur tout ce que tu respirez ?
L'haleine de la nuit défie mon ignorance ;
je ne te dirais rien qui vaille le silence ;
silence...

XXV

Autrefois, quand nous façonnions
des rêves de cire,
le soleil les fondait bien vite,
et nous pleurions
en nous retrouvant les mains vides ;
car nous avions voulu des œuvres éternelles
pour oublier notre vie auprès d'elles,
et nous demeurions seuls, perdus dans notre oubli.

Après ces amères leçons,
lorsque nous rêvons aujourd'hui,
c'est à l'ombre
qu'il nous plaît de former nos songes ;
ils nous charmeront plus longtemps.
Mais, quand l'heure est venue qu'ils coulent dans nos mains,
nous sourions de les voir suivre leur destin.

XXVI

Mon âme est une étincelle échappée
du foyer de l'âme du monde,
et, sous chaque décor tour à tour contemplé,
mon âme a reconnu sa mère,
éternelle et féconde,
unique à la fois et diverse.
En tous lieux où je suis allé
elle s'est révélée,
et jusqu'au fond de moi je l'ai sentie vibrer ;
Je n'ai point applaudi à un spectacle mort :
les cieus et les flots et la terre
sont le corps merveilleux où habite ma mère.
Elle est divine ; aussi tout se résume en elle :
pureté, paix, orgueil, volupté et douceur,

colère, indifférence, majesté et tendresse.

Paysages !

vous me l'avez montrée avec tous ses visages ;

j'ai partout admiré sa splendeur,

mais combien je l'aimai

quand je me suis trouvé en elle.

Villages blancs près de la mer,

nuits tièdes, jardins parfumés,

asiles qui me fûtes chers,

vous êtes son sourire et mon bonheur.

Et toi, qui as en toi une étincelle sœur,

je n'ai point séparé ta beauté de son souffle,

je t'aime tout entière ;

et c'est pourquoi je joins les gerbes de l'amour

avec les liens des caresses.

XXVII

LA VOIE DES TOMBEAUX

Nous étions sur la Voie, consacrée à la mort
et dont la mort s'est emparée.

Le vieux pavé, sculpté par les fers des chevaux,
défoncé par le poids des armées,
des convois de butin et des chars triomphaux,
étalait sous nos pas ses dalles en désordre.

A droite, à gauche, les tombeaux
dressaient, l'un après l'autre,
l'orgueil monumental de décombres informes.
C'étaient, à l'infini, des pans de murs,
roussis par le soleil, minés par les averses,
des blocs de briques et de terre,

des chambres éventrées et vidées de leurs urnes.
Parfois, se profilaient sur les frontons
des visages, des bustes,
dont le marbre était rongé comme un cadavre;
et des lettres indéchiffrables,
éparses, demeuraient de ce qui fut un nom.
Depuis les monts, là-bas, jusqu'aux lointains extrêmes,
la plaine immense était déserte;
çà et là, s'élevaient des tours;
les aqueducs sur le ciel pâle
interminablement allongeaient leurs arcades,
et ce long défilé se rompait tout à coup.

Nous étions seuls au milieu du silence;
nous marchions dans la cendre,
accompagnés par l'ombre des ruines;
la brise était glacée comme un dernier soupir.
Nos épaules pliaient sous la mélancolie;
un linceul de tristesse enveloppait nos âmes;
nous nous sentions troublés et lâches,
et tu t'abandonnais à oublier la vie.

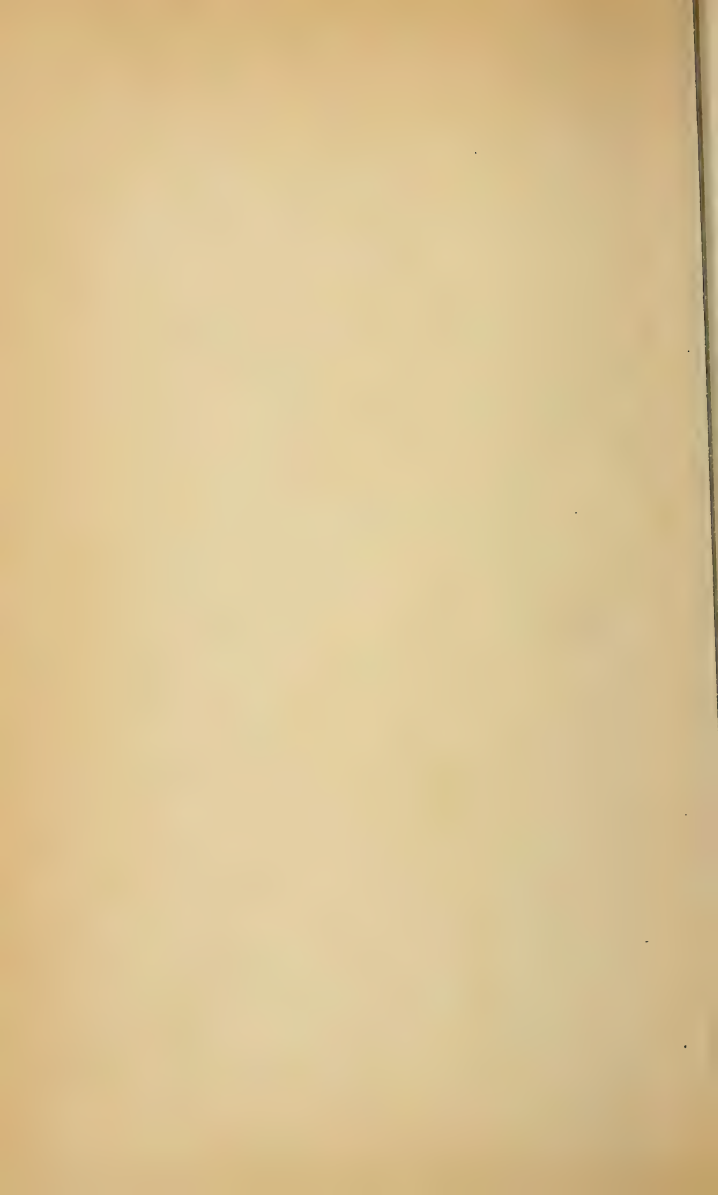
J'ai secoué cette torpeur pesante
et je t'ai dit : « Paix et respect aux morts;
mais affirmons contre eux notre belle existence
et soyons forts.

Ils nous tirent à eux de leurs mains invisibles,
leur voix muette nous appelle ;
ils voudraient se saisir de nous
et nous rendre comme eux stériles.
Fermons l'oreille à leurs conseils.
On a trop cultivé la mémoire funèbre ;
on fit une voie triomphale
de ces tombeaux construits pour étonner les siècles,
et la mort triomphante a conquis ces campagnes.
Le sol est en jachère,
et l'homme, chassé par la fièvre,
s'enfuit en grelottant loin de ce cimetière
et n'ose plus venir, armé de la charrue,
reprendre à la mort son empire.
Mais nous, passants, ne soyons pas vaincus ;
repoussons la tristesse impie ;
que mon baiser et ton sourire
proclament ici la revanche de vivre. »

Paris-l'Italie, 1896-1897.

SIMPLICE

à Louis Fabulet.



LA RENCONTRE

Te souviens-tu du jour où je t'ai rencontré,
Simplice? Non, sans doute, et tu as oublié
cet homme que tu accueillis une heure
dans ta demeure.

— Tu l'accueillis comme tant d'autres,
doux apôtre,
qui prends pitié des égarés
et qui les réconfortes et les remets en route,
munis de la vertu de ton exemple. —
Tu m'oubliais sans doute ;
mais moi, penché le soir devant la lampe
sur cette table où j'enchaîne mes vers,
je me souviens avec reconnaissance
et j'acquitte ma dette en te donnant ces vers.

J'avais jadis franchi le seuil de la maison
où mon enfance et ma jeunesse
avaient déroulé leurs saisons,
emportant avec moi, comme seule richesse,
un livre, bagage léger.

Je lisais et tournais rapidement les pages,
en foulant la grand'route où mes pas me portaient,
et mes regards ne se levaient jamais
pour suivre un bref instant la fuite des nuages,
le vol d'une hirondelle ou le frisson des blés.
Bornant mon horizon à ces mots assemblés
sur les feuillets qui captivaient mes yeux,
je n'étais curieux
ni des aspects changeants du paysage,
ni du ciel aux métamorphoses rapides.

Cependant la blancheur éclatante des pages
pâlit, le soir tomba, mais je ne songeai pas
à refermer le livre
où se brouillaient des hiéroglyphes,
obscurs comme la nuit, mystérieux comme elle,
d'autant plus tentateurs qu'ils ne se livraient pas.
« Le feu de mon désir allumera
un astre au fond de mes prunelles
et son éclat percera les ténèbres. »
Ainsi pensais-je, et j'avancerais toujours.

Je sortis de la route et bientôt me perdis
en d'inextricables taillis,
et, faute de savoir par où j'avais passé,
il fallut renoncer à l'espoir du retour.

L'obscurité fut longue, et peut-être des jours
et des jours avaient fui, flots du fleuve rapide
qui baignait les contrées d'où j'étais exilé,
depuis que j'attendais l'impossible clarté,
révélatrice de l'énigme.

Le désespoir, oiseau de mort,
sentant une prochaine proie,
tourbillonnait autour de moi.

Quels furent mes regrets alors
pour la maison que j'avais quittée
avec le bagage léger
d'un livre, ma seule richesse !

Je me suis rappelé cette belle jeunesse
qui n'avait d'autre fin que de vivre et d'aimer
sous le toit familial.

Un bruissement de branches écartées
et de feuilles sèches foulées
m'annonça la venue d'un homme.

Une main toucha mon épaule ;
j'entendis une voix qui disait :

« Je te cherchais,
je viens te délivrer ; lève-toi et suis-moi,
mais d'abord jette loin ce livre. »
J'obéis, car la voix, ferme et douce à la fois,
commandait sans réplique.

Nous partîmes.

Criblant le sol de taches d'or
bientôt le jour perça les feuilles espacées,
et nous quittâmes la forêt.
Surprises par la lumière,
mes paupières battaient comme les ailes
d'un oiselet effarouché ;
et mon corps frissonnait au souffle de l'automne.
Je m'étonnais, comme un enfant s'étonne,
devant ce nouvel univers,
bien qu'il fût le même qu'hier.
Tout en voyageant j'avais lu ;
aussi n'ai-je pas reconnu
les pays déjà parcourus.

Je contempiais.

Nous étions au sommet d'une colline,
plantée de pêchers et de vignes,
qui descendait en pente douce vers la plaine.
En bas, une rivière
serpentait en roulant sur les galets

avec de menues cascades écumantes ;
on la découvrait entre les branches
des bouleaux et des saules qui la bordaient
et se penchaient sur elle pour s'y voir
comme au miroir.

Au loin s'étendait toute la plaine,
noyée vers l'horizon sous une pâle brume ;
elle était partagée en diverses cultures ;
ici étaient des pâturages clairs,
ici des étendues désertes
depuis la dernière moisson ;
ailleurs des bouquets d'arbres aux feuilles jaunissantes.
Des fermes çà et là formaient des taches blanches ;
et les replis onduleux de la terre
cachaient encore de l'ombre à l'un de leurs versants.
Le ciel était très pur et très profond.

Or, suspendu au spectacle des choses,
j'avais presque oublié mon compagnon,
quand il me dit : « Allons ;
il faut que tu te reposes
de cette longue nuit de veille
où se consuma ton passé,
avant de repartir pour la demeure
que tu n'aurais pas dû quitter.

Tu seras de retour au coucher du soleil.
Viens donc chez moi quelques instants ;
là tu comprendras le bonheur
que tu soupçonnes maintenant.
Vois ce toit de chaume là-bas,
d'où s'échappe une fumée bleue ;
c'est là. »

Il s'engagea dans un chemin pierreux,
moi près de lui. Je n'osais point répondre ;
je lui étais plus soumis qu'à un père,
et j'avais honte
d'avoir été celui que j'étais naguères,
sans être encore certain
de celui que je serais demain.

C'était un vieillard,
vêtu comme les gens de la campagne ;
mais, sans les cheveux blancs qui trahissaient son âge,
lumineuse auréole autour de son visage,
on l'aurait pris pour un jeune homme,
tant ses traits étaient calmes,
tant sa taille était droite et forte.
La limpidité de ses yeux
ne recélait point de secrets ;
il n'avait pas de rides, comme ceux
qui ont grimacé dans les larmes.

Il était beau de joie sereine.

Nous marchions au milieu des plants en longues files,
et le bruit de nos pas faisait lever les grives ;
puis nous passâmes la rivière.

Bordés de haies des sentiers nous menèrent
à sa maison, c'était une mesure
qu'entourait un jardin, petit, mais plein de fleurs,
et sans clôture ;

il semblait, ainsi, que la vaste plaine
appartenait à son domaine.

Les fleurs et la riante vue
sur l'étendue
composaient sa fortune et le faisaient riche
plus que les riches
clos dans la prison dorée de leurs murs.

Il m'offrit un siège rustique,
et près du feu nous nous assîmes.

Il dit alors : « Je me nomme Simplicie. »

Plus n'était besoin de longues paroles ;
à son nom seul j'avais compris.

Mais il reprit :

« J'ai possédé bien des livres et lu ;
cependant, vois, les murs sont nus,
car un hiver j'ai tout brûlé.

En ce temps

comme toi j'étais égaré,
et j'étais vieux et ignorant.
Aujourd'hui, malgré mes cheveux blancs,
je suis jeune et sais bien des choses.
Je sais vivre et sais écouter
la voix de mon âme qui chante,
et je suis joyeux par cette science.
Ah! combien j'ai trouvé de jeunes hommes,
perdus dans la forêt
où ma pitié pour eux les recherchait;
combien se sont assis au bord de ce foyer
qui sont partis savants et consolés.
Ils sont heureux et me bénissent,
j'en suis certain ;
j'ai fait leur sort pareil au mien. »
(Oui, cher et doux Simplicie,
ils te bénissent et sont heureux ;
je m'en atteste, moi, l'un deux.)
L'heure passait.
Enfin il m'a pris dans ses bras,
et nous nous sommes dit adieu.
J'étais ému à la pensée
que je ne le reverrais pas
(on ne rencontre son destin
qu'une fois — quand on le rencontre);
mais j'ai dû me mettre en chemin.

Le jour me sembla court
à marcher à travers un monde
qu'émerveillé je découvrais.
Les laboureurs qui suivaient leurs bœufs lourds
m'interpellaient joyeusement,
et je parlais avec les passants
des promesses du bel automne.

Sur le soir, j'ai reconnu le toit
de la maison où ma jeunesse
devait s'écouler, éternelle,
où je n'aurais de fin que de vivre et d'aimer,
joyeux désormais de savoir
écouter les chansons de mon âme.

L'hiver vint ; j'ai brûlé mes livres
et, devant cette table où j'enchaînais mes vers,
j'ai demandé la grâce
d'être semblable à Simplicite, mon frère,
et de mériter ton nom simple, Simplicite.

LES PASSANTS

La maison que j'habite est au bord d'une route
qui conduit à la cité proche,
et, de la fenêtre où je m'accoude,
je vois couler le flot des hommes
qui vont ou s'en retournent,
les uns pour leurs plaisirs, les autres pour leurs négoes.
Ils parlent en cheminant; je les écoute :
ainsi j'apprends à connaître les hommes.

Au moment des fêtes, chaque année,
il en arrive de très loin,
de tous les points de la contrée;
ce sont de pieux pèlerins
qui se rendent aux temples,

de pratiques marchands escortés de convois
et de jeunes seigneurs, par bandes,
qui ont la bourse lourde et sonnante
pour les tavernes et les maisons de joie.

Il passe aussi des musiciens,
troupes errantes,
qui, suivant les fêtes, vont de ville en ville
jouer leurs airs et tendre la main.
Certains, — ceux-ci bienvenus chez les riches —
se vantent de musiques savantes ;
ils ont des cithares
incrustées d'ivoire et de nacre
et dont les cordes sont d'argent,
ils ont des flûtes d'ébène,
des tympanons et des clochettes.
Certains — qui font danser le peuple aux carrefours —
ont des sistres et des tambours
et des chalumeaux au son criard.
Les uns comme les autres
s'arrêtent devant ma porte ;
je les éloigne avec quelque monnaie.
C'est un pauvre art
que celui dont on fait métier,
et je n'écoute que les pâtres
dont les pipeaux sont sincères.

Mais, avant qu'ils ne partent,
je demande aux musiciens
qui ont battu toute la plaine,
s'ils se sont arrêtés devant la maison claire
où demeure Simplicie, et je la leur dépeins.
« Simplicie ? disent-ils ; on ne sait pas le nom
de tous ceux qu'on rencontre, et connaît-on le tien ? »
Je leur répons :

« Simplicie est mon ami ;
j'aurais aimé qu'on me parlât de lui ;
mais si vous l'aviez vu, fût-ce une seule fois,
vous auriez su son nom, et on ne l'oublie pas. »
Et, ma demande et leur réponse faites,
aussitôt je ris en moi-même
et hausse les épaules.

Ma question est inutile et sotte ;
s'ils l'avaient rencontré ils ne seraient pas là,
ces hommes, à jouer leurs menteuses musiques,
et, certes,
ils ne trouveraient pas Simplicie
dans leurs coutumières auberges.

Je ne saurais pourtant me retenir
de demander de ses nouvelles ;
rien que de prononcer son nom me fait plaisir,
et j'ai plaisir aussi que nul ne le connaisse.

Telle est notre nature humaine ;
à me savoir ainsi tout seul
j'éprouve un égoïste orgueil,
mais, si quelqu'un venait qui le nommât,
je le presserais dans mes bras.

Or, beaucoup de ces gens
qui, tous les ans ou plus souvent,
passent sous mes fenêtres
et qui m'entendent chaque fois
leur adresser la parole, et la même,
m'apostrophent avant que j'aie paru
et me saluent
par un « Bonjour, Simplicite ! » à haute voix.
Et cela les amuse.

Ils me pensent un peu fou, je crois,
car je suis généreux alors et je refuse
le concert qu'ils m'apprêtent.

Ils ne comprennent pas, eux pour qui tout s'achète,
même l'aumône,
que je veuille leur épargner
une honte inutile et les veuille des hommes
et non ces baladins prostitués,
amuseurs de la foule
au prix d'un art déshonoré.

« Bonjour, Simplicite ! » Ils s'en retournent,
et je leur crie : « Merci !

Puissiez-vous avoir bien parlé
en me donnant le nom de mon ami.

Ce m'est comme une récompense,
et, à vous entendre, il me semble
que, peu à peu, il est le mien, vraiment. »

Et je suis fier, parce qu'ils partent en riant.

LA NYMPHE

Dans le bois, où m'avait conduit
le hasard de mes courses,
occupées à se plaire aux sites du pays,
j'ai rencontré près d'une source
une très vieille femme qui pleurait.
Assise au bord de l'onde trouble,
dont le bassin s'étalait sur la mousse
et se versait en un maigre ruisseau,
dans une de ses mains son front était posé ;
son autre main pendait qui tenait un roseau.
Quand, au bruit de mes pas écrasant les myrtilles,
elle leva la tête,
je découvris, sous le réseau des rides
tissé par l'âge et la tristesse,

les derniers reflets de la beauté.

Ému, je me suis approché.

« Telle que tu me vois, répondit-elle à mes demandes, je suis la Nymphé de cette source abandonnée.

Jadis — il y a tant d'années

que j'ai dû renoncer à en compter le nombre —

j'étais jeune et heureuse et j'étais adorée.

Tous les habitants d'alentour

me connaissaient ; même les étrangers

me saluaient à leur passage ;

il ne s'écoulait pas de jour

sans que l'on me rendit hommage.

Des paysans, des bûcherons, des pâtres

étaient mes fidèles, et les amants

— eux qui pourtant sont oublieux —

ne m'oubliaient jamais, reconnaissants

de trouver un témoin discret de leurs caresses.

L'aimée prenait la fleur piquée dans ses cheveux,

la baisait et me la jetait.

Aussi j'étais joyeuse et je chantais sans cesse ;

mon baiser était frais aux lèvres,

je courais en riant à travers le gazon,

et je me croyais immortelle.

« Hélas ! pourquoi les fils de ceux qui m'ont chérie

m'ont-ils laissée à l'abandon ?

Qui connaît mon nom aujourd'hui !

Les grossiers campagnards conduisent leurs troupeaux
tremper leurs mufles dans mes eaux

et défoncer mes bords avec leurs lourds sabots ;

les enfants me jettent des pierres,

et le passant vers moi n'incline plus la tête.

Jamais une guirlande, une offrande modeste ;

et jamais un amant, m'invoquant, ne me prie

de lui être propice.

On fuit la source que mes larmes

obscurcissent et rendent saumâtre.

Les hommes ne croient plus aux Dieux,

et les divinités qui habitaient ces lieux

ont succombé, l'une après l'autre.

Toutes mes compagnes sont mortes ;

les Naïades se sont noyées dans les fontaines,

et les Nymphes des bois

gisent emprisonnées dans leurs tombes d'écorce.

Je survis seule, et, condamnée,

j'attends mon sort en gémissant sur moi.

« Mais toi, à qui je me confie

et qui sembles avoir pitié,

n'es-tu pas, comme tes frères, un impie ?

Secrètement, sans doute, tu te railles

et tu te dis : Des fables !... »
Un sanglot recouvrit sa voix.

L'écoutant, je m'interrogeais :
— Que penserait Simplicite de ceci ? —
Alors j'ai revu mon ami
avec son doux et loyal sourire.
Lui, qui est amour et sagesse,
ah ! je suis bien certain
qu'il offre des guirlandes fraîches
et les prémices de ses fruits
à la Nymphé de son jardin,
qu'il entend dans la source bavarder la Naïade
et dans le bruissement des bois
se quereller les Oréades ;
ah ! je suis bien certain qu'à l'aube
on voit les Sylvains et les Faunes
et tous les Dieux des champs voisins,
qui doivent de vivre à son culte,
danser autour de sa mesure.
Et j'ai répondu à la vieille femme,
sûr que c'était lui qui parlait par ma bouche :

« Ne pleure plus, tant que j'aurai le souffle,
je te vouerai mon âme,
ô Naïade, et t'honorerai.

Si les hommes ingrats et fous
se sont détournés des Dieux, que m'importe ;
sur eux ils amassent la foudre,
et la punition est proche
qu'ils ont eux-mêmes préparée.
Mais tu ne dois pas être leur victime ;
tu vivras encore, pure et fraîche et gaie,
tu bondiras, chantante, à travers la bruyère,
tu retrouveras ta jeunesse,
par l'amour qui m'anime
effacera les traces des mauvaises années.
Chaque jour je viendrai t'apporter mon offrande,
et je serai content si je te sais contente. »

La joie était telle à m'entendre
qu'elle effaçait les rides de ses joues.

Depuis, malgré la longueur de la course,
je n'ai jamais manqué d'effeuiller dans cette onde
les fleurs de la saison.

La source est abondante et claire ;
je tends ma lèvre à son baiser frais,
et j'aperçois la Nympe qui glisse avec un rire
entre mes doigts qui la veulent saisir.

LA VISITATION

Ce fut un soir, après le coucher du soleil.

J'étais dans mon jardin, me promenant,
content à la pensée de la journée finie
et bien remplie selon d'anciens conseils,
et content aussi en songeant
à demain qui serait nouveau bien que pareil.
Mais à l'approche de la nuit
toujours notre âme est grave et recueillie ;
la joie n'est plus ce fanal éclatant
qui rayonne sur notre vie,
elle est pareille à la lampe discrète
qui brûle doucement dans une chambre close.
On est plus voisin du mystère,
on marche sans bruit parmi les choses,

on s'écoute mieux dans le silence.
J'étais plein de pressentiments,
et c'était comme une attente de quelqu'un,
sans inquiétude pourtant,
car tout arrive à son heure.

J'avais entre-bâillé la porte du jardin.
Ce jardin : des murs le défendent ;
il est trop près de la ville, hélas !
Les vagabonds et les voleurs
dévasteraient les plates-bandes
et laisseraient l'empreinte de leurs pas
sur le gazon et sur le sable.

Mais, malgré que les murs soient masqués par des arbres
et des lierres grimpants, je ne les oublie pas,
et je préfère à cet étroit enclos, mon bien,
le beau pays de plaine ouvert sous mes fenêtres ;
je préfère les grands chemins
à mes allées, et je préfère
encore aux grands chemins les forêts et les champs
où l'on s'égare librement.

Les hommes ont pris de faux biens
pour leur unique richesse,
et, quand tout l'univers leur appartient,
ils se veulent les maîtres
entre des clôtures où ils étouffent ;

et c'est pourquoi
j'ai des murailles, des portes, des verrous ;
— il faut subir les hommes malgré soi.
Mais, cette injustice, je la répare
en ouvrant à tous ceux qui frappent
et, comme ils sont chez eux chez moi,
ils aiment ma prairie, mes fleurs, mes arbres,
ils respectent mes plantes
et même ils ornent de guirlandes
cet Apollon de marbre
qui est mon Dieu et que j'ai placé là,
bien qu'ils adorent la plupart
d'autres divinités, car ils comprennent
que chacun a le Dieu qu'il aime
et que tous les Dieux sont les mêmes.

Or, je pensais à tout cela
quand, la porte poussée, une femme est entrée
et s'avança vers moi, marchant sur le sentier
tracé par un rayon de la lune naissante
descendu à travers les branches.
Malgré le voile épais qui la couvrait
je l'ai devinée et l'ai reconnue ;
depuis longtemps je l'attendais
sans oser l'espérer ;
je ne me croyais pas digne d'en être aimé.

Tous nous sommes assis auprès de la statue
qui nous souriait dans la lumière ;
ses sons semblaient jaillir de la lyre de pierre
et chanter dans la voix d'un rossignol caché.

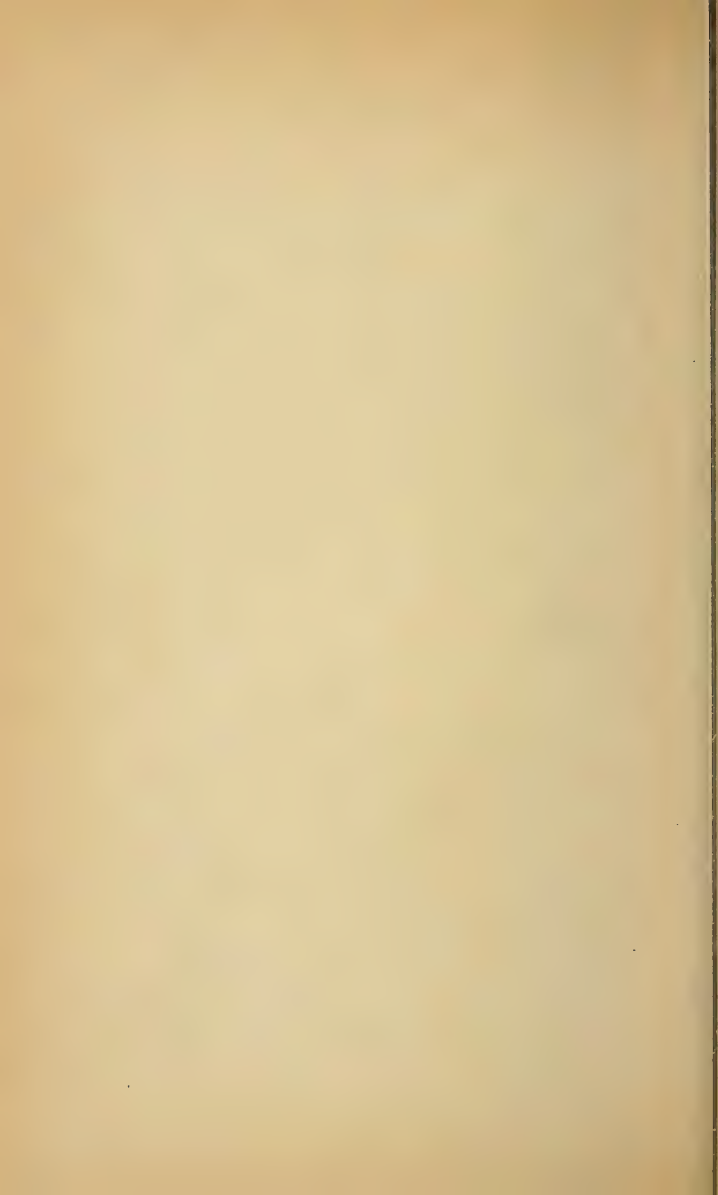
Elle a levé son voile ; je l'ai vue,
belle d'être jeune et harmonieuse,
et candide, et sincère, et heureuse,
et chaste et sans faste,
belle d'être éternelle,
et telle que longtemps je l'avais songée.
Elle apportait le bonheur, non le trouble,
son désir d'elle était vivace et doux,
et mon amour
s'assouvissait par sa seule présence.
Je la sentais tout contre moi, vivante ;
j'avais ses mains aux miennes ;
sur mon épaule elle posait la tête.
Cette possession était pleine et constante.

Le baiser que j'ai reçu d'elle
était frais comme un fruit des bois,
et j'en conserve à jamais sur la lèvre
un parfum qui suffit à étancher mes soifs.
Elle a dit : « Ce baiser de ma bouche t'apporte
un peu de son âme immortelle.

Simplice est mort ; je suis sa messagère.
Ce fut hier pendant une semblable nuit ;
il se tenait devant sa porte,
il m'avait parlé de toi tout le soir.
Il t'aimait et il me disait :
— Demain tu t'en iras vers lui
et tu lui donneras ta bouche, son espoir,
car je sais qu'il t'a méritée. —
Ensuite il s'est endormi et il est mort.
Nous l'avons enterré ce matin
à la place marquée
par le premier sourire de l'aurore ;
sur la terre bêchée on a semé des roses ;
son jardin est la tombe
où, selon son désir, on n'a pas mis de nom.
On entendait sur le chemin
des enfants danser d'enfantines rondes ;
les fleurs humides sentaient bon,
les oiseaux chantaient dans le ciel ;
c'était le plus beau des matins.
Je suis d'abord venue te visiter,
puis je m'en vais trouver ceux qui te sont pareils. »

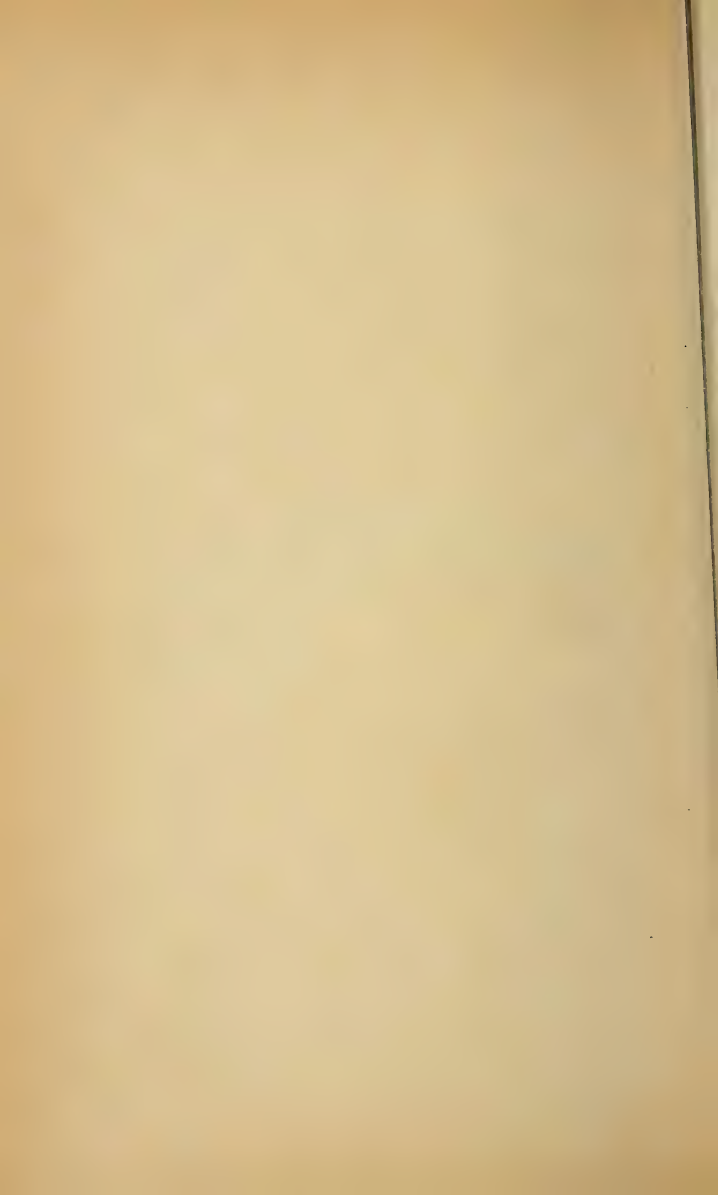
Elle se tut ; elle était sereine.
J'étais ému de ma félicité,
mais j'étais joyeux sans remords.

On ne pleure que sur les morts,
et Simplicie vivait en moi, en d'autres,
ici et là, partout ;
et sa maison était la nôtre
et sa sagesse était en nous.
Puis la messagère est partie,
me laissant seul, mais avec Lui.



LE CHEMIN
DES OMBRES HEUREUSES

A RENÉ BOYLESVE.



ÉRASIPPE

O mort, malgré tes airs de souveraine,
tu ne m'imposes pas, je te regarde en face.
Quand tu braves la vie, tu n'es que son esclave ;
c'est son triomphe que tu prépares
sous le semblant de tes conquêtes.
Tu penses commander et subis une loi ;
ton geste impérieux se tourne contre toi.

Un jour tu me tiendras sous ton talon de glace ;
tu m'escortes partout, et tu ricanes
parce que tu pourrais au moment où je parle
me faire trébucher, vaincu.
Mais je ris, moi qui peux, sans attendre ton heure,
arrêter d'un poignard le rythme de mon cœur
ou bien vider la coupe de ciguë.

Tends, à ta volonté, un piège sous mes pas ;
je sais qu'au jour la nuit s'enchaîne ;
tu serais redoutable, en étant incertaine ;
tu guettes, je ne l'oublie pas.
J'abandonne au lâche l'effroi
du mystère que tu nous révéles ;
quand on a modelé ses actes sur sa foi
on t'accueille d'une âme sereine.

C'est ainsi que parlait Erasippe ;
l'agonie sur son front ne creusa pas de rides.

EVELPIDE

Passants, vous qui savez ce que j'ignore,
est-il vrai que vos jours l'emportent sur les miens ?
Quand je disais, en ma vieillesse, que l'âge d'or
a précédé l'âge d'airain,
les jeunes gens riaient, répondant : — C'est la fable !
mais toujours aujourd'hui est moindre que demain,
et l'humanité monte à un sort préférable. —
Avaient-ils raison ? rêvaient-ils ?
Ai-je marché trop tôt sur les routes du temps ?
Et la lumière éclaire-t-elle moins d'injustice,
moins d'ignorance, moins de souffrance ?
Sans doute, c'est un autre soleil qui luit,
ce sont d'autres moissons qui blondissent les champs,

et ce sont d'autres astres qui fleurissent vos nuits?
Sans doute ils sont plus beaux que ceux que j'ai connus?
Praxitèle doit être oublié aujourd'hui?
Vous vous taisez. J'ai donc assez vécu.

MÉRION

Mérion s'est peu soucié
des sacrifices, des fêtes, des offrandes ;
il n'a jamais gravi l'escalier d'un temple
et sur les grands secrets n'a jamais disputé.
Pourtant il n'était pas impie.
Il portait sur son front haut levé
l'amour sincère de la vie ;
il aimait tout ce qui respire
parce que tout servait à former son plaisir.
Il n'était pas non plus stupide ou débauché
parce qu'il festoyait avec des courtisanes
et s'animait aux jeux du stade.
— Comment louerait-on mieux les Dieux,

répétait-il, qu'en se montrant fort et joyeux ?

Je les honore dans leurs œuvres ;

le plus beau temple est une femme,

la meilleure offrande un baiser .

Je place mon culte en mes actes

et je ne lève pas un doigt sans adorer.

EUSTRATE

Tant que ta nef mollement se balance
sur les eaux paisibles du port,
laisse à tes mâts flotter de légères étoffes
dont chatoient les couleurs éclatantes.
Mais lorsque tu affrontes la haute mer
pour des traversées incertaines,
fixe solidement une grossière toile.
Tu resterais désemparé sans cette voile ;
le vent qui la gonfle t'entraîne.
Certes aucun tissu n'est assez résistant
pour défier l'effort de certains ouragans ;
tu diminues du moins la chance du naufrage.
Mieux vaut sombrer que flotter au hasard.

N'oublie jamais combien ta voile est frêle,
mais tu ne peux te passer d'elle.

Toi qui as lu ces mots, médite
en suivant ton chemin leur symbole facile.

TÉLÉPHRON

Je n'eus pas un meilleur partage
que la plupart de ceux qui sont nés,
mais du moins je fus assez sage
pour ne m'en être point chagriné.

Je n'ai pas fait, comme certains,
de mon âme un filtre malsain
qui traversé par l'eau saumâtre
la charge encore en amertume.

Mon âme recevait la vase
pour la changer en onde claire.
J'ai puisé dans mes infortunes
plus de douceur que mes voisins
n'en tiraient souvent de leur sort prospère.

TISAMÈNE

Peuple envieux ! tu rougis d'habiter la plaine,
et laissant en friche tes champs
tu dardes des regards méchants
sur la montagne où demeurent les maîtres.
Ils ont là-haut de rares fleurs, dis-tu ;
ils ont la vue sur l'étendue,
tandis qu'un étroit horizon
enferme le désert qui porte tes maisons.
Tes outils convertis en armes,
tu t'attaques à la montagne et tu la sapes,
et ton rêve est qu'un jour son bloc soit répandu
et dispersé sur une plaine égale.
Quand tu auras d'un pied surélevé ton sol,

crois-tu, peuple, que tu seras un maître alors?
crois-tu que l'horizon reculera ses bornes
et que les fleurs des cimes orneront tes jardins?

Pendant que tu étais occupé à ton crime
et que la jalousie et la rage et la faim
te torturaient, je cultivais le coin
où mon humilité me condamnait à vivre.
J'étais heureux ; ma terre, par mes soins fécondée,
me dispensait des roses parfumées.
Qu'aurais-je été chercher plus loin ?
A l'abri des autans mes treilles mûrissaient ;
un ruisseau frais et limpide
m'était versé par les sommets,
et dans l'ombre du mont je m'endormais tranquille.

ISMÉNIAS

O Dieux, l'épigramme funèbre
que je veux gravée sur ma pierre
ne sera point une prière.

Qui prétendrait sans rire que là-haut,
dans l'Olympe riant, il y a des échos
répercutant les bruits de notre humain troupeau ?

Comment choisiriez-vous entre les vœux contraires
adressés à la fois par deux mortels sincères ?
et seriez-vous sereins devant notre misère ?

Quels seraient mon blasphème et l'injure
en vous reconnaissant pitoyables et justes !
Plus d'un qui me valait n'a pas eu ma fortune.

Vous n'avez pas déchu de votre majesté ;
pour votre éloignement je vous ai révéres,
et ces mots que j'écris vous les ignorerez.

ASTER

Un héros ! Tel on me surnommait.
N'enviez pas trop mes couronnes.
Je n'aurais pas connu la volupté d'être homme
si je n'avais été parfois défait.

Combien les victoires sont lourdes !
combien les triomphes amers !
Jamais un pleur pour rafraîchir sa joue !
Toujours la volonté roidie dans le désert !

Mais il n'est d'arc si fort tendu
qu'il ne soit à la fin brisé ;
et je mesurais à mes chutes
les hauteurs où j'étais monté.

CHÉLIDONE

O mer, j'ai demandé que mon logis funèbre
fût érigé tout auprès de ta grève.
Peut-être que l'amant au regret incertain,
partagé entre la rancune et le chagrin,
comprendra les leçons de ta changeante voix.
O mer, combien j'étais pareille à toi !
Tu n'es ni bienfaisante ni méchante ;
tu caresses la digue et soudain tu l'emportes ;
tu n'entends pas les hurlements
des naufragés que tu dévores,
tu n'entends pas non plus les chants
des matelots entrant au port ;
tu berces les vaisseaux et tu les engloutis.

J'étais ainsi :

ma même main blessait et guérissait,

et, vraiment, je ne méritais

ni qu'on me louât d'être bonne,

ni qu'on me reprochât le mal que je faisais.

LÉNAGORAS

Ne me demande pas où je suis aujourd'hui,
si crimes et vertus doivent trouver leur prix,
si l'Hadès fait mentir ce qu'on en imagine,
ou bien si le néant succède à notre vie.
Quel que soit le secret que renferme la tombe
tu maudirais ma voix si je pouvais répondre,
car je t'aurais d'un coup ravi
le courage ou la liberté.
Récompense promise est aussitôt perdue
puisque tu n'agis plus avec l'incertitude
qui rend l'acte sincère et désintéressé.
Et, si je t'annonçais pour terme le néant,
serais-tu assez fort pour marcher plus avant
sans le bâton de l'espérance?

DIOPHANTE

Eros m'a dit : Pour ton amie
je veux que des chansons fleurissent ;
ta lèvre en sera le jardin.

Eros m'a dit : Pour ton amie
je veux que brûlent des parfums ;
et tes chants seront cet encens.

Eros m'a dit : Pour ton amie
je veux de belles harmonies ;
ta voix en sera l'instrument.

Eros m'a dit : Pour ton amie
je veux le sceptre et la couronne ;
que ta louange les lui donne.

Eros a dit. J'ai obéi.

RHO OPE

Rhodope laisse aux laides calame et parchemin ;
elle n'est pas savante et l'avoue sans chagrin.

Elle a de petits seins fleuris et parfumés,
elle a la bouche fraîche et rouge
comme les fraises des forêts ;
ses yeux sont brillants, sa chair douce.
Elle est née pour semer sourires et baisers
au carrefour des routes
où les hommes s'assoient lassés.
Elle est contente d'être belle et de plaire.
Pourquoi, lorsque sa grâce en a fait une reine,
irait-elle déchoir à se vouloir l'égale

des philosophes et des poètes ?
Elle aime jouer le rôle d'Omphale,
mais elle aime aussi
qu'un adolescent aux épaules larges
la tienne vaincue et pâmée sous lui.

HÉLIODORE

Toi qui n'a pas de nom, Idée, Être infini,
Conscience suprême,
sur le seuil de ma tombe je t'adore et j'inscris
la foi qui m'a valu la haine de tes prêtres.

J'ai cru que te donner les vertus d'ici-bas,
bonté, justice, amour, était te faire outrage ;
mon esprit ne te conçoit pas,
car tu n'es point à notre image.

Je ne t'ai pas traité en juge corruptible,
en te priant de m'être favorable ;
c'est mépriser son Dieu qu'exiger un miracle.
Tu es, j'en suis certain, cela suffit.

MÉNÉCLÈS

Jouissons de l'instant avec reconnaissance,
n'attendons rien de mieux et comptons sur le pire ;
et, puisque nous devons un tribut de souffrance,
soyons prêts à payer dès que les Dieux l'exigent.

Ainsi, quand l'infortune ouvrira notre porte,
nous lui répondrons : — Entre, on t'a gardé ta place :
quelque décret que ta voix nous apporte,
il est déjà prévu ; rien ne nous surprendra. —

Et si le bonheur vient s'asseoir à notre table,
d'un caillou blanc nous marquerons son jour,
et nous lui ferons fête comme à l'enfant ingrat
que l'on croyait perdu et qui est de retour.

ANTHOUSA

Quand je parlais, j'étais toujours sincère,
le moment seul comptait pour moi.
Si les instants ne se ressemblaient pas,
du moins demeurais-je la même.

J'étais comme la brise qui caresse ta joue,
elle souffle d'ici, puis de là ;
moi, je disais tantôt ceci, tantôt cela,
et le contraire tour à tour.

Voudrais-tu retenir la brise entre tes doigts ?
On rêva de fixer ma parole. Pourquoi ?

PHANIAS ET NICARÈTE

Ici sont réunis suivant leur volonté
Phanias et son disciple Nicarète ;
et leurs ombres amies conversent
dans l'immobile éternité.

PHANIAS

Je fus le jardinier de ton esprit inculte ;
par mes soins tu portas une moisson d'idées.

NICARÈTE

Je me souviens de nos longues disputes
sous l'ombre frissonnante des forêts d'oliviers.

PHANIAS

Je t'avais tant nourri du miel de la sagesse,
ô mon fils, que, devenu robuste,
tu secouas le joug bienveillant de ton père.

NICARÈTE

Assis au milieu des ruines
tu demeureras fidèle au passé chancelant.

PHANIAS

Tes bonds impétueux devançaient l'avenir ;
et tu rêvais de tout changer, de tout détruire.

NICARÈTE

La mort nous mit d'accord en un moment.

PHANIAS

L'équilibre du monde naît de forces contraires.

NICARÈTE

La vie s'arrêterait s'il devenait possible
que l'élève restât le miroir de son maître.

CHAROPS

Ecoute ce qu'en un soupir, tout bas,
murmure la poudre de la route :
— O voyageur, tu m'écrases, tu me foules,
et je ne suis pas vile et je ne me plains pas.
Il n'y a point de honte à subir son destin ;
pour la plupart des hommes il est semblable au mien.
Le hasard suffirait d'un souffle impétueux
pour que je fusse emportée dans les cieux. —

J'étais humble dans la cité,
et j'attendis sans rougeur ni révolte
le vent qui ne s'est pas levé.

BITINNA

Je ne suis pas sortie du calme gynécée ;
j'y ai vécu en partageant mes heures
entre les soins de la demeure,
mes écheveaux de laine et la maternité.

Dans le jardin sans horizon
où le jet d'eau chantait au milieu du gazon,
j'ai promené mes angoisses d'épouse
qui ressent en ses flancs les premières secousses
de l'inconnu qui sera son enfant.
Mon époux soutenait ma taille en souriant.

Dans le jardin sans horizon
clos d'une blanche galerie

où tournaient le soleil et l'ombre,
je suis restée longtemps assise
en allaitant le nourrisson
qui, jaloux de rester une part de mon sang,
s'accrochait au sein de ses lèvres
et de ses mains, avidement.

L'époux enrichissait mon lit de sa présence.
Dans le jardin sans horizon
j'ai vu mes beaux enfants jouer sur le gazon ;
leurs rires et leurs cris réjouissaient mon âme.
Au doux abri de mon amour ils ont grandi.

Comme je fus heureuse entre les femmes,
à l'image du père j'ai modelé mes fils
et préparé mes filles, suivant leur destinée,
à goûter après moi la paix du gynécée.

EUDÈME

Passant au front penché, aux yeux gonflés de larmes,
lève la tête, sèche ta paupière et regarde
la campagne sourire au ciel qui lui sourit.
Eudème autant que toi subit deuils et soucis,
mais il n'a pas permis que l'eau trouble des pleurs
en lui cachant le monde aggravât son malheur.

Tu ne trouveras point de consolation
si, comme au fond d'une prison,
tu restes enfermé dans tes noires pensées.
Les Dieux ont créé la beauté
pour adoucir et distraire tes jours.
Que sont nos maux auprès de ce qui nous entoure!

Regarde en ses métamorphoses
l'innombrable tribu des êtres et des choses.
Regarde ces merveilles : l'éther fleuri d'étoiles
tour à tour et vibrant de lumière azurée,
les vallons, les jardins épanouis, les bois,
les collines penchées vers la mer onduleuse
et les plaines coupées par la course des fleuves ;
regarde le visage harmonieux des femmes.
Et la sérénité rentrera dans ton âme.

POLÉMON

L'oiseau porte des chants, le lys porte des fleurs,
et moi, j'ai porté des poèmes.

Lorsque le rossignol module sa douleur
le voyageur, ému, l'écoute,
et lorsqu'un lys se penche sur le bord du chemin
le passant goûte son odeur.

Mais nul ne me prêta l'oreille
et nul n'a respiré le parfum de mon cœur.

Je ne déclamais pas sous les portiques,
je ne recherchais pas les applaudissements,
j'étais inconnu, fier et libre.

Et cependant

J'aurais la gloire la meilleure et la plus douce
si, loin dans les âges, un jour,
ma voix a pour écho une larme, un soupir.

MÉNESTRATE

Combien ai-je compté de gens
qui, jusqu'au bout de la vieillesse,
s'obstinant à poursuivre le vent,
sont exténués et se plaignent
de ne pouvoir le retenir entre leurs doigts.

Pourquoi ne point s'arrêter en soi
d'abord, au lieu de courir au hasard ?
Le bonheur n'est pas ici, il n'est pas là ;
il se trouve où chacun le place.

Il suffit de s'interroger et de choisir ;
chacun, selon son sang, a d'intimes désirs.
Tant pis pour qui demande l'impossible
si son rêve est impuissant à lui suffire !

Satisfais-toi du peu que tu tiendras d'abord ;
l'arbuste devient arbre et donne une récolte
quand ton amour l'a cultivé ;
mais attends-toi sans cesse aux vents et aux gelées.

Chacun son goût ; aux uns la ville,
aux autres le voyage et aux autres les camps ;
moi, j'ai vécu paisiblement
dans ma maison rustique au milieu de mes vignes.

KALÉ

Toi qui viens chaque nuit, ô anxieux amant,
interroger la pierre qui me couvre,
tu ne trouveras pas de réponse à ton doute ;
je te suis, morte, aussi cachée qu'en mon vivant.
N'accuse que toi seul de ces larmes versées ;
pourquoi t'obstines-tu dans ta vaine pensée ?
Si tu tendais l'oreille tu percevrais les voix
que confond en un chœur la troupe des étoiles.
Elles te disent (entends-les) :

Nous répandons sur toi notre lumière,
et tu n'exiges rien de nous
que de parer les nuits sereines
de nos feux scintillants et doux.

Quel insensé voudrait connaître
le vrai mot de notre mystère ?
Serait-il satisfait si nous lui répondions
que nos mondes dorés sont de mornes déserts.

Nous avons appris des poètes
dont les chants atteignent les cieux
que nos sphères versent des rayons,
mais nous l'ignorierions sans eux.

A nous-mêmes impénétrables,
nous ne voyons pas notre éclat .
Kalé est une sœur des astres.
A-t-elle des secrets ? Elle ne le sait pas.

LÉANDRE

J'étais sculpteur :
croyant que l'art n'est point dans la copie servile,
j'ai laissé à Myron sa renommée facile
et son public de sots admirateurs.

Sa génisse d'airain abusait les bergers ;
du bout de l'aiguillon, ils venaient la toucher ;
les taons se collaient après elle,
et les taureaux en rut l'assaillaient, mugissants.

Première œuvre de ma jeunesse,
j'avais dans le Paros éblouissant
taillé la forme nue d'une Déesse.

Mais, lorsqu'à mes amis j'eus découvert mon œuvre,
je lus l'envie de ce corps dans leurs yeux.
Je saisis un marteau et mutilai le marbre
pour expier l'erreur involontaire
d'avoir tendu l'artifice d'un piège
aux désirs que peut seule assouvir une femme.

Et dès lors mes statues n'ont jamais suscité
que cette joie sereine et désintéressée
germant au pur soleil de la beauté.

PHILÉNIS

Philénis mimait sur le théâtre
les comédies des amours divines.
On la vit tour à tour être Antiope, Héra,
Atalante, Europe, Aphrodite ;
on la vit tressaillir sous les ailes du cygne,
recevoir la pluie d'or au creux de son giron,
et, pareille à Phœbé, d'une bouche furtive
caresser le sommeil du jeune Endymion.

Sous ces divers aspects tendant au même terme
elle était l'interprète du geste universel.
Son corps nu se mouvait aux yeux des spectateurs
avec la sereine impudeur

de la nature dont les actes s'étalent
dans leur beauté sincère sous la clarté des astres.
Et, lorsque des gradins en demi-cercle
des désirs ardents par milliers
rayonnaient à la fois vers elle,
il lui semblait remplir un office sacré.
Car soudain, s'élevant au-dessus de son rôle,
elle représentait cette secrète force
qui dans une inlassable ronde emporte,
d'un pôle à l'autre, l'univers tout entier.

MÉGISTOCLÈS

Sous les bosquets de lauriers-roses
les poètes de mon époque
promenaient une Muse
que son visage enduit de fard et de céruse
rendait la sœur des vieilles courtisanes.

Elle avait de précieuses robes,
des brodequins brodés, des voiles et des bagues ;
des colliers tombaient sur sa gorge,
des serpents d'or s'enroulaient à ses bras,
et ses cheveux au faux éclat
étaient fermés dans un réseau de pourpre.
Telle, elle était louée de tous.

e suis venu
vec ma Muse toute nue ;
lle ne portait pas d'inutile ornement,
on sein se refusait aux bandelettes,
lle avait la peau fraîche et les cheveux au vent.
La foule s'est moquée de ce nouveau poète,
mais j'ai refusé de lui plaire.
e n'ai pas teint les joues de ma Muse
la couleur d'un artifice,
t j'ai offert sa beauté sans parures,
ans lourd joyau, sans tissu rare.

Passant, si j'eus raison, prends à ce cippe
une guirlande de feuillage.

MÉLISSIAS ET MÉSOMÈDE

MÉSOMÈDE

Tandis que nous vivons notre belle jeunesse,
crois-tu que chaque instant nous éloigne un peu d'elle ?

MÉLISSIAS

Crois-tu qu'un jour viendra où nos yeux attristés
ne nous verront plus tels que nous avons été ?

MÉSOMÈDE

Y aura-t-il une heure où la voix de la foule
nous nommera vieillards ? Et que répondrons-nous ?

MÉLISSIAS

Vieillards ? ce mot, pourrons-nous le comprendre,
nous qui aurons vieilli ensemble ?

Ainsi parlions-nous quand notre amour timide
tremblait au seuil de l'avenir,
comme au bord du nid s'effarouche
l'oiselet penché sur le gouffre.

Depuis, nous avons longtemps marché côte à côte ;
nos cheveux ont quitté l'éclat des blonds mais
pour la blancheur nacrée du plumage des cygnes,
mais nous n'avons pas vu cette métamorphose
et nous étions très jeunes quand nous avons péri.

HERMOPHILE

Tout avantage a son revers ;
les uns m'ont respecté, les autres méprisé ;
j'étais devin avant d'être poussière.

Enveloppant du vide avec des phrases troubles,
en échange d'offrandes je rendais mes oracles,
et le peuple accourait en foule.
Étais-je donc coupable,
ou ceux qui demandaient l'inconnaissable ?
C'est le besoin des œuvres qui crée les ouvriers.

Chacun, trouvant dans mes paroles
l'espoir qui encourage et la foi qui console,
se les interprétait au mieux de son désir.

Quand certains m'appelaient artisan du mensonge,
indifférent je laissais dire.

Si, la sachant, j'avais crié la vérité,
on m'aurait bientôt mis un pavé sur la langue.

CRITIAS

Pendant mon court séjour aux bords que tu habites,
moi Critias, je fus heureux ;
si tu veux mon secret, lis ces mots et m'imité.

J'ai été indulgent aux hommes et aux Dieux
et à tout en ce monde ;
rien n'est tout à fait pire et rien tout à fait bon.
J'ai pris l'instant comme il s'offrait
et chacun pour ce qu'il était.
N'ayant pas mis de masques à la réalité,
je n'eus point à gémir d'avoir été trompé.
L'idéal a suffi pour dorer mes rêves,
mais quand je vivais je ne rêvais plus.
L'univers est sans doute ainsi qu'il doit être.
S'il était autre, y aurais-je vécu ?
et toi, passant, y serais-tu ?

PHIDALIE

Quoi qu'on ait prétendu, je n'étais pas menteuse,
pas davantage que ne le sont mes sœurs.

Lorsque tu marcheras sur la berge d'un fleuve,
regarde-le, passant, et pense à moi.

Regarde-le : il n'a pas de mémoire ;
ses flots continuels répètent des images
et les oublient sitôt qu'ils s'en séparent.

Telles les ondes, telle la femme en ses paroles ;
elle reflète la vérité qui s'offre
et ne se la rappelle plus,
car en voici déjà une autre.

Je n'étais pas menteuse ; comprends-tu ?

HALITHERSE

Je n'ai pas su jouer un personnage
comme ceux qui toujours ont le même visage
ou souriant ou morne ou tragique ou joyeux,
et qui, leur but choisi, se déchirent les yeux
pour n'être pas tentés d'en découvrir un autre.
J'étais inconséquent et changeant comme un homme ;
on me voyait pleurer, rire un instant après,
croire et douter, suivre une route et la quitter.
Certes, je ne fus pas habile, étant sincère,
et je n'ai converti personne à mon idée,
mais du moins, comme tant, ne suis-je pas tombé
dans la glu de mon propre piège.

CHARITO ET PÉRIMÈDE

Passant, toi qui seras ce que nous sommes,
garde-toi de hausser les épaules
en nous voyant ensemble ensevelis.
Charito descendit sous terre la première,
et plus tard Périmède a pris place auprès d'elle
comme il le lui avait promis.

Nous ne pouvons te dire si nos ombres amies
se sont restées fidèles,
si tendrement elles sont réunies
dans un songe sans fin comme nous le rêvions ;
mais pense à toi, nous t'en prions.
Si un lieu te fut cher, choisis-le pour ton ombre,
si jamais tu aimas, demande que la tombe
te rapproche de ton amour.

Nous t'entendons répondre sur un mode moqueur
que peu t'importe ta dépouille
et qu'on peut l'enfourir ici ou bien ailleurs,
garder dans une urne ta cendre
ou bien la disperser au vent.
Es-tu donc si imprévoyant ?
Après tant d'égoïsme, pourquoi, sous le prétexte
que le sang cessera de gonfler tes artères,
te désintéresser tout soudain de ton sort ?
Et crois-tu donc savoir ce que c'est que la mort ?

Ecoute encore avant de nous quitter.
Peut-être nous sommes-nous trompés,
mais notre joie, dont tu doutes, est possible.
Pense quel deuil serait le nôtre
si nous devions par notre faute
subir l'éternité d'un mutuel exil.

PHRYX

es flatteurs et des fous ont crié aux esclaves
ue l'homme à l'homme était égal.
l s'est trouvé des dupes et des fous pour les croire.
A quoi m'eût-il servi de secouer ma chaîne?
invisible, partout elle se rive à moi.
Né sous le ciel d'Afrique j'ai la laideur des nègres,
et mon maître est si beau qu'à le voir
es vierges pâlisent et défaillent d'émoi.
J'ai la pensée pesante et lente; mon maître
l'esprit prompt et souple comme une aile.
Mais allez demander aux esclaves mes frères
quel est mon égal lorsque dans une lutte
e serre sur l'un d'eux l'étau de mes bras nus.

AGACLIDE

D'un pan de ton manteau, moraliste hypocondre,
voile ta face devant ma tombe,
et va plus loin cracher ton âcre bile.
Ici gît l'heureux Agaclide.

J'ai cultivé la volupté avec amour ;
son odeur embauma chaque heure de mes jours.
Mon existence fut une fête incessante,
fête de ma pensée et fête de mes sens ;
le corps joyeux tient l'âme en allégresse.
Tirant de toute chose tout le plaisir possible,
je me prêtais aux subtiles caresses
des sons, des parfums, des saveurs,
de la lumière et de la brise.

Mes yeux étaient pareils à des miroirs sensibles,
mes mains touchaient avec ivresse,
ma bouche aimait les mots et les baisers.
Mais je gardais de la mesure avec sagesse,
et je m'arrêtais sur le bord
où de l'excès va naître le dégoût
et où la volupté verse dans la débauche.
Mon esprit jouissait tour à tour
de toutes les idées ;
les fruits mûrissent et mûrs
ne tardent pas à se corrompre :
de même il n'y a pas de certitude,
et c'est folie de s'attacher aux vérités
qui demain seront des mensonges.

Léthé ! je me refuse à goûter de ton onde !
Je veux me souvenir des belles nuits terrestres
où mes amis, rhéteurs, philosophes, poètes,
formaient cercle à ma table, des roses sur le front ;
tantôt nous nous bercions de sublimes cadences,
tantôt nous disputions sur l'immortalité,
sur les Dieux et sur notre essence.
Les coupes étaient pleines et les trépieds fumaient ;
et tout autour de nous dansaient
des esclaves nues
sur la mélodie limpide des flûtes.

PRODICÉ

O vous dont le menton est rude,
hommes, épargnez-moi le bruit de votre voix
si, fuyant un moment l'ardente canicule,
vous vous abritez sous ce mur à l'ombre froide
comme celle des noyers verts.

Faites silence. Je ne puis sans colère
entendre ces discours où votre orgueil s'étale.
Je ne vous reconnais que la vigueur du mâle
et ris de la raison dont vous êtes si vains.
Croyez-en Prodicé la courtisane
qui, par métier, vous connut bien.
Votre raison le plus souvent vous leurre ;

our un atome de vérité
le édifie un colosse d'erreur.
otre raison ! peut-elle m'imposer,
moi qui pour la conduire à divaguer
avais qu'à désigner d'un geste
fleur secrète de mon sexe.

PHÉRÈS

Contemplez, ô vous tous, le monument de pierre
dont le faîte insolent promène autour de lui
jusque dans la campagne une mouvante nuit,
et sachez qu'il contient les restes de Phérés.

Je fus ambitieux et j'ai conquis la gloire,
et par delà moi-même elle reste durable.
Mon renom est gravé dans toutes les mémoires,
mes gestes se prolongent dans le lointain des âges.

Ce fastueux tombeau frappe d'étonnement,
et ses inscriptions aux direx véridiques
couvrant de leur clameur la voix des humbles cippes
forcent les mains à battre un applaudissement.

Certes il croulera et mon nom périra,
mais à l'oubli final je me suis préparé.
Ne vous réjouissez donc pas, vous qui déjà
vous écriiez : O vanité des vanités !

Ah ! que ne vous a-t-on versé dès le berceau
du poison dans le lait dont on vous nourrissait
sous la raison qu'un jour le trépas sonnerait,
vous, à qui mon orgueil fait lever les épaules.

Ma gloire passera comme c'est son destin.
Qu'importe si du moins, toute vaine qu'elle est,
je l'ai tenue ainsi que je la convoitais.
Votre détachement, à vous, est aussi vain.

BIANOR

Voyageur égaré dans des landes arides
par une nuit veuve d'étoiles,
l'homme cherche là-haut avec un long espoir
quelque vérité qui le guide.
Parfois le vent qui court dans la plaine céleste
déchire les nuages, mais son souffle aussitôt
en accumule d'autres par-dessus leurs lambeaux.
L'homme à la fin lassé se courbe vers la terre ;
il y trouve un caillou et, joyeux
de tenir dans ses mains une réalité,
il l'emporte en criant parmi l'obscurité :
— Un astre m'est tombé des cieux. —
Et son insanité veut convaincre des fous.

Moi, je n'ai pas levé les yeux
vers la mystérieuse voûte,
et, pareil à l'enfant qui joue,
j'ai ramassé, puis rejeté, tous les cailloux.

SOSOS

Artisan qui m'apportes une coupe d'argent
savamment ciselée, je prise ton ouvrage,
mais tu as, sur le bord, tracé des ornements
qui déchirent ma lèvre en quête d'un breuvage.
Reprends donc cette coupe dont je n'aurais que faire ;
j'aime mieux une tasse de poterie grossière
ou de cristal tout nu. J'ai soif et je veux boire.
Reviens demain avec une coupe commode ;
quand je l'aurai vidée, j'admirerai sa forme.
Qu'elle soit de métal précieux, j'y consens ;
qu'une troupe de Faunes et de Nymphes dansant
en décore le galbe, et ce sera merveille.

Bien que Sosos n'ait pas été orfèvre,
cet apologue lui fut de bon conseil.

THÉRIS

J'en ai connu beaucoup dont la bouche mâchait
l'absinthe et le fiel du dégoût.

Ils disaient : — Tous les hommes sont infâmes et fourbes
et tissent avec des crimes la trame de leurs jours. —

Or ils étaient pareils à ces prostituées
qui outragent les femmes avec leur propre nom,
ou bien à ces ivrognes qui, sortant d'un banquet,
accusent les convives de l'ivresse où ils sont.

Mais moi, ornant ma lèvre des roses du sourire,
je n'ai blâmé personne de n'être pas un Dieu
et j'ai pris en chacun ce qu'il m'offrait de mieux.

Si je fus vertueux, c'est à toi de le dire.

MÉLITE

Ne cherche point dans le passé des témoignages
sur celle qui repose ici.

L'un te dirait : — Elle fut sage.

L'autre : — Elle fut menée par la folie.

Ecoute celui-ci : — Mélite était sincère.

Ecoute celui-là : — Elle mentait sans cesse.

Un autre vient : — Elle était bonne et douce.

Et cet autre : — Elle était cruelle.

N'interroge personne et continue ta route.

Qu'il te suffise d'avoir lu

le nom de Mélite sur le marbre.

Tu sais que j'étais une femme ;

on ne t'apprendrait rien de plus.

SUR UNE TOMBE SANS NOM

Passant, incline-toi et pose sur ces pierres
un rameau de cytise arraché de la haie.
Tu ne sais qui je fus, et mes cendres légères
se sont depuis longtemps confondues dans la terre.

Ne me plains pas ; j'ai seulement le nom d'un mort ;
je vis mieux qu'autrefois, mêlé à mille vies,
car mon âme est éparse en l'air que tu respirez,
et le sol que tu foules se souvient de mon corps.

Toi-même, n'es-tu pas fait d'un peu de moi-même,
et n'habité-je aussi dans celle que tu aimes ?
Sois-moi reconnaissant, souris à mon tombeau ;
je ne te suis pas plus étranger que ton père ;
la fosse où j'ai dormi a été ton berceau.

XUTHOS

Pour la laideur qui te précède et qui t'escorte,
ô Mort, je t'exécrais, bien que sans peur.
Ton œuvre souterraine, maladies et douleurs,
déforme le visage et ravage le corps
jusqu'à l'heure où tu t'établis
sur le silence des ruines.
Je t'exécrais, ô Mort, dont la laideur confirme
la beauté merveilleuse et tout aimable de la vie.

Amis, tournez la tête ; jetez avec pudeur
sur ma dépouille un gai manteau de fleurs.
Ne troublez pas vos yeux par un hideux spectacle ;
ne souillez pas vos joues avec des larmes.
Le deuil grimace ; restez calmes.
Plus de cris discordants, des soupirs.
Vous m'avez entendu. Merci.

TLÉPOLÈME

Tous les grains sont pareils qu'un semeur distribue
à l'appétit vorace des sillons ;
tous dans leurs flancs gonflés portent la volonté
d'enrichir les moissons futures,
mais beaucoup sont déçus quand arrive l'été.

Des germes ont été féconds
et d'autres sont restés stériles.

Ici de maigres herbes et là de hautes tiges ;
ici en plein soleil des épis d'or mûrissent,
plus loin d'autres pâlisent au revers du fossé ;
il en fut d'étouffés dans l'ardente mêlée,
il en est de vainqueurs dont la tête domine.

Parmi l'humanité j'étais un de ces grains ;
qu'importe quel je fus s'il y a eu du pain.

MINDON

O vieil Homère, aïeul des poètes,
du profond de ce tertre je t'adresse un salut !
Les chanteurs d'aujourd'hui se raillent des ancêtres ;
ils fuient ton ombre large comme celle d'un chêne
et vont se brûler au soleil.

— Laissons derrière nous le passé révolu,
disent-ils, et créons une beauté nouvelle. —
Et leur sottise les rend pareils à l'architecte
qui rêverait un temple sans assises.
Le culte change, mais la beauté est éternelle.

Salut, ô vieil Homère, le maître à tous ;
sans toi, j'aurais balbutié toujours ;
reçois donc en ma voix le paiement d'une dette.

LE SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE

Que mon front était lourd, ce soir-là,
entre mes mains sèches de fièvre !
Je mâchais mon ennui comme une écorce amère,
et j'entendais vibrer contre ma tempe un glas
dont les coups répétaient : A quoi bon ? A quoi bon ?

O soir de doute, pareil à tant de soirs
où l'ombre de la mort près de moi vint s'asseoir !
Combien je me posais de vaines questions !
A quoi bon cet effort pour animer le marbre
dur et glacé de ma pensée ?
Terrasserai-je l'archange blanc
qu'un Dieu m'a dépêché pour éprouver ma force ?
Dompterai-je le coursier sauvage
qui s'élance, écumant, et se cabre ?
Atteindrai-je le feu fuyant
qui se dérobe à mon approche ?
A quoi bon ? A quoi bon ? L'heure sonne ;

les jours sans joie tombent dans le néant,
et, tandis que je me consume
et peu à peu tourne à la cendre,
inutile foyer qui ne chauffe aucun hôte,
sur les jardins peuplés un astre brille et brûle.

Et dans la rêverie malsaine j'enfonçais
comme dans un étang
dont les vapeurs empoisonnées et l'eau épaisse
suffoquent les infortunés
que la nuit traîtresse a menés
sur un incertain tapis d'herbes.

Mon âtre était sans lueur et sans voix ;
la chanson du bois s'était tue,
et lassée la danse des flammes ;
la chambre élargissait ses murs autour de moi ;
j'étais assis devant ma table
comme devant un gouffre obscur,
et, tout devenant imprécis,
je me fondais aussi, tel un fantôme,
et je m'évadais hors d'ici
comme une onde filtrant à travers de l'argile.

Or c'était monde nouveau,
formé selon les apparences

de l'autre monde, et pourtant différent
au point de figer d'épouvante
le voyageur conduit par le hasard,
quand même il eût été vaillant
à ne point reculer sur le pas d'un Ténare.

J'étais seul au milieu d'une lande uniforme,
terreuse et morne,
comme sont les plaines d'automne,
quand, dépouillées, les flancs arides,
elles s'endorment, insensibles
aux noirs corbeaux qui les écorchent.

Aucune route n'y traçait
son droit ruban ou ses lacets ;
aucun fleuve n'y creusait ses berges ;
ni haies, ni murs ne morcelaient sa platitude ;
aucune herbe ne la colorait ;
nul tronc dressé n'y tendait de ramure,
et, pas un toit, pas un clocher
n'y trahissaient la présence de l'homme,
habitant du désert sans bornes
où je me trouvais égaré.

Au-dessus de cette étendue,
le ciel était bas, et si bas

qu'il me semblait que de mon bras
lancé en un défi farouche
j'en aurais pu trouer la voûte.
Le ciel était un couvercle de plomb
posant exactement au bord de l'horizon ;
il était vide et terne,
sans même un vol d'oiseaux funèbres
pour parapher de deuil ses confuses ténèbres,
sans même un haillon de nuées
accroché sur sa nudité.

Ah ! de quels vœux j'eusse appelé
le sombre passage d'une aile
qui du moins aurait témoigné
que la vie n'était plus un rêve.
Combien je souhaitais un nuage là-haut
dont la fuite ou la lente errance
eût peut-être célé la lueur bienfaisante
d'un soleil nageant dans l'azur.
Mais il fallait ici laisser toute espérance
comme à la porte d'un tombeau ;
jamais du sommet de ce mur
ni la douce chaleur ni la douce clarté
coulant en nappes printanières
ne ressusciteraient les germes desséchés.
A travers une vitre d'aube

trouble comme un matin d'hiver,
les deux royaumes,
plaine du ciel, plaine terrestre,
s'opposaient une face blême,
roidie par le silence et crispée par le froid.

Tandis que je restais livré à cette angoisse
du voyageur privé du secours des étoiles
qui se sent condamné à tourner sur ses pas,
je vis au loin surgir une confuse masse,
précipitée de mon côté
comme le tourbillon soulevé par l'orage
ou comme le troupeau harcelé par les chiens.
C'était — il grandissait — un étrange convoi.
invasion sauvage ou fuyant désarroi,
armée en marche ou retraite en déroute;
c'était un long cortège humain
qui roulait au travers de la lande sans routes.

Ils allaient pêle-mêle, tête basse, en silence,
exténués et cependant rapides ;
leur marche n'éveillait ni poussière ni bruit.
Ah ! c'étaient des vaincus à ne s'y point méprendre.
Et bientôt, de plus en plus près,
j'en reconnus plus d'un
qui fut mon compagnon dans la mêlée terrestre,

Alain, Jude, Prosper, Octave et l'autre Alain,
et d'autres dont le nom avait fui ma mémoire,
et d'autres, et d'autres — combien? —
de tous les cieux, de tous les temps, de tous les lieux.
J'en reconnus plus d'un, rien qu'à le voir
semblable à son image
perpétuée d'âges en âges;
mais innombrables
comme les feuilles au cœur d'une forêt
étaient les têtes anonymes
marquées du signe de l'oubli.

Ils allaient, ils allaient;
maintenant devant moi leur bande défilait
en rangs pressés, en rangs flottants,
comme les vagues d'un océan
qu'aucune grève n'arrêterait.
Indifférents à ma présence
la plupart conservaient les yeux fixés au sol,
leurs yeux inexpressifs comme de froids cristaux
entre des paupières flétries.
Et ceux-là qui levaient la tête
me jetaient un regard tout mouillé de tristesse
qui semblait dire : Toi aussi!
Certains dissimulaient une atroce grimace,
et je lisais dans leur prunelle oblique

une joie mêlée de rage.
Toi aussi! semblaient-ils me dire.

Quelle pitié me tenait à la gorge!
égoïste pitié comme elles le sont toutes,
car nous vivons nos maux dans nos frères qui souffrent.
Le miroir du prochain présente cent facettes
où notre image se multiplie;
telle douleur que l'on croit morte,
devant son sosie se ranime;
telle crainte abattue se redresse;
nous pensons plaindre autrui et nous plaignons nous-mêmes
et pleurons le bonheur fragile
qu'un vent de désespoir soufflant de l'étranger
suffit à réduire en miettes.
Chacun de ces errants portait en sa poitrine
une parcelle de mon âme;
en mille atômes dispersé
j'appartenais à la cohue comme un cadavre
appartient à l'humus où il s'est mêlé.
Qu'eussé-je demandé à ces bouches exsangues?
Je devinais leurs confidences;
mais la nécessité m'obligeait à entendre
le concert des aveux que je n'osais me faire.
« Redoutables passants vous parlerez pour moi;
vous du moins vous serez sincères,

vous ne redoutez plus le son de votre voix. »
Et je les appelais et les interrogeais,
nommant l'un par son nom, touchant l'autre au manteau,
et, pour conserver leur niveau,
j'allais, exténué comme eux, comme eux rapide,
emporté par l'élan de leur course inutile.

Et le premier de qui je m'approchai,
— c'était Octave —
laissa tomber d'entre sa barbe
d'ardentes et sourdes paroles :
— Là-bas, lorsque la belle vie
plus féconde en promesses qu'une éternelle aurore
m'offrait le choix de ses délices,
où étais-je, hélas, où étais-je ?
Quels fruits ma main tendue hors des fenêtres
aurait cueillis !
Quelles juteuses grappes
j'aurais pressées entre mes lèvres !
Toutes les branches étaient lourdes.
Que de soifs étanchées, que de faims assouvies,
que d'amours !
Mais, rêvant de vergers plus rares,
j'ai cultivé un sol avare
sans me distraire aux alentours.
Sacrifice inégal ! Quand mon œuvre mûrie,

je l'ai portée aux rayons du soleil,
que ce fruit était pâle! qu'il était desséché!
Il n'attirait à lui le vol d'aucune abeille,
et je l'aurais donné, mais il était trop tard,
pour une baie sauvage
humide et rouge comme un baiser,
furtivement volée au bord d'une clôture.
J'étais courbé comme un vieillard
et n'avais pas vécu. —

Je le laissai me dépasser;
quel baume eût soulagé son incurable plaie?
A mes côtés le fleuve humain coulait,
nombreux comme les jours perdus.

— Alain! — Je le nommais et m'attachais à lui,
mais lui, le front livide,
feignait d'être plongé dans un songe lointain.

— Ah! ne simule pas, Alain;
tu m'entendis, ami perfide.

Ne crains pas de reproches; ne suis-je point ici?
Qui donc de nos pareils se prétendrait certain
que ton crime jamais ne deviendrait le sien?
Tu ne fus pas coupable;
nous partagions cette même folie
qui devait entraîner l'un de nous à l'abîme.

Le hasard seul voulut que tu prisses ma place. —

Il se tut,

mais sa joue que le sang ne colorerait plus
perdit un peu de sa dure pâleur
et s'adoucit comme la neige qui va fondre.

Et je repris : — Te souviens-tu ?

Nous étions deux amis à la face du monde,
et nous tendions en un défi moqueur
nos mains unies à la discorde.

Les hommes s'étonnaient, eux que l'envie dévore,
de nous voir engendrant des pensées différentes
sans armer contre nous la main de nos enfants.

Nous formions un faisceau de nos communes forces ;
chacun était l'acier tantôt, tantôt l'aimant.

Mais, cruel, tu rompis le pacte
dans une heure d'égarement,

tu ne respectas pas la frontière sacrée ;

ton orgueil a renversé l'arche,

et, le cœur déchiré,

tu piétinas sur moi pour monter d'un degré.

Tu as réalisé ta tâche tout entière.

Je sais, infortuné, que, de la cime solitaire,
tu contempiais avec douleur

la foule répandue au travers de la plaine,

la foule où des amis

tendaient à la discorde en un défi moqueur
leurs mains unies,
ainsi que nous fîmes jadis. —

Alain courba la tête davantage ;
un pleur brillait au bord de sa paupière,
et cette goutte d'eau amère
qui contenait notre passé s'évapora.
Celui que jamais plus je ne devais revoir
était déjà noyé parmi la multitude,
tandis que je restais converti en statue
par le marteau du désespoir.

— Tourment du doute ! Tourment du doute ! —

Au bruit connu de cette voix
qui rythmait la funèbre course
d'un gémissement répété,
ma stupeur se rompit comme la dalle éclate
de la tombe où renaît Lazare délivré.
Mais que ne ressemblais-je à ce frère de Marthe !
Lui quittait l'ombre pour le jour,
et je fuyais la nuit pour rentrer dans la nuit.

— Tourment du doute ! —

Prosper parlait ; je le suivis.

— Ah ! qui me soutiendra ? Que mon orgueil est faible !

Bâton flexible où je m'appuie, il cède,
et je chancelle. Ah ! qui me soutiendra ?
Toi qui me vois passer, la taille droite et fière,
à l'allure d'un conquérant,
je mens, ne t'y prends pas ;
mon attitude est d'apparat,
mon sourire de comédie.
Rentré chez moi, la porte close,
je laisse pendre mes épaules
comme un esclave que je suis.
Souvent je m'abusais à ce jeu de la rue ;
on disait : « Il est fort », et j'écoutais mes dupes.
Orgueil, orgueil ! as-tu raison ?
n'es-tu qu'un nom ?
Maintenant encore je l'ignore. —

Alors,
comme un écho,
l'autre Alain qui était son voisin dans le rang
gémit : — Tourment du doute !
Heureux qui se soutient sur l'orgueil fléchissant ;
il a du moins, l'espace d'un instant,
l'illusion réconfortante.
Mais moi, désemparé, livré aux vents qui soufflent
selon des caprices changeants,
où placerai-je ma confiance ?

J'étais cet apôtre incertain
si l'évangile qu'il annonce
n'est point mensonge,
et qui pourtant, intimement contraint,
est occupé à le prêcher
avec l'accent de la sincérité. —

Je m'écriai : — Tous deux comme je vous comprends,
moi qui éprouvai tour à tour
et cette vanité et cette humilité.

Au bout d'une nuit de torture
où ces maux opposés me rongeaient à la fois,
je suis descendu parmi vous.

O divan de la certitude !
qui s'y endormira jamais, sinon le fou ?
Qui fera le serment devant sa conscience
que ses mains n'ont jamais hésité dans un choix? —

La rafale emporta mes compagnons de peine,
mais, comme un anneau suit l'autre anneau de la chaîne,
Jude était là qui reprenait :

— Poison mortel, ambition !

La coupe aux bords de miel est pleine de vinaigre.
Toute l'eau qui jaillit des sources
ne purifierait pas ma bouche
de l'amertume qu'elle en a conservée.

Pour une ivresse aussitôt dissipée,
j'ai enduit de dégoût chaque instant de ma vie,
et, comme un débauché à la fin de l'orgie,
j'ai vu sur les carreaux blanchir la vérité
à l'heure où mes paupières appesanties
se fermaient devant l'avenir.

Combien de bateleurs de la place publique
obtiennent à vil prix cette gloire enviée;
quand j'offrais tout mon sang pour gagner une palme,
eux l'obtenaient sans peine avec une grimace.

Ironie !

D'un stupide mécène
qui ne distingue pas de l'or d'avec du cuivre,
nous attendons notre richesse ;
ses mains aveugles puisent
dans le coffre aux monnaies mélangées,
et au hasard jettent le cuivre et l'or.
Nous le savons et nous luttons encore. —

Il passa, comme passe au ciel intérieur
le noir nuage d'une pensée.
Que n'avait-il pas dit que je n'eusse éprouvé,
moi qui, la lèvre empoisonnée,
ignorais cependant l'ivresse des bateleurs.

Pareils aux passagers qui se sont réunis

dans le coin d'un vaisseau menacé de naufrage,
ceux qui avaient été des ennemis jadis
se serraient maintenant, épaule contre épaule,
affirmant le regret de tant de vains combats
où ils furent des chiens en lutte autour d'un os.
Ils brisèrent leurs dents sur la proie creuse et dure,
et la colère fut leur seule nourriture.

J'étais comme un traînard sur le flanc d'une armée,
et les plaintes tombaient dans mes oreilles
l'une après l'autre.

Mais ces plaintes, d'où sortaient-elles ?
d'entre les rangs ou de mon cœur ?

— O serviteur des serviteurs !
gémissait l'un ; quelle bassesse ! —

Et celui-là disait : — Malheur à qui est seul !

Et l'autre : — Appartenir à la minute
et commander au lendemain ! —

Et l'autre : — Se choisir un père,
et devenir son assassin ! —

Et cet autre : — Parler un langage inconnu
qui provoque partout le rire ou le dédain !

Parler et en souffrir, se taire et en gémir !

O contradictoire destin ! —

Edme était là qui soupirait :

— Le silence me tue. Ah ! plutôt des injures !
Comme le sol est mou, tout cède sous mes pas ;
il semble que j'enfonce aux bourbes d'un marais.
Ne semez point les fleurs dont vous êtes avarés,
et que sans doute je ne mérite pas ;
du moins couvrez la terre d'un tapis de cailloux.
Meurtri je crisperai ma volonté pour vaincre ;
et qui sait si les fleurs ne croîtront malgré vous...
Mais les muets impitoyables,
meurtriers aux doigts purs de crimes,
se détournent de mon chemin
avec une mine candide,
et je m'enlise dans la vase
et j'y étouffe lentement.

— Qu'avais-tu besoin de louanges,
répondis-je fielleusement ?
Par hasard ne saurais-tu point
que nous sommes fils d'une race
qui ne se nourrit pas de pain ?
Qu'importe donc à la victime
la forme du couteau que ses bourreaux aiguïsent ? —

Hubert nous écoutait et prolongea ma phrase :
— Ils m'ont couvert de flatteries,
et c'était un manteau doux comme le velours ;

mais que cette charge était lourde !
J'en détestais le poids, j'en aimais la caresse,
et pour m'en affranchir
je devais m'arracher mon plaisir et ma chair. —

Alix venait qui me fut cher ;
il m'aperçut et s'écria :
— Toi aussi, toi aussi, te voilà.
N'est-ce pas le tourment qui m'a conduit un jour
et sans retour dans ce désert,
qui t'y fit descendre à ton tour ?
Quand je pressais mon front comme une éponge sèche,
quand je questionnais la bouche de granit,
quand je voulais fermer le vent dans une cage,
quand je voulais bâtir des cathédrales
avec un tas de boue liquide,
quand je voulais peindre des flammes
avec l'ombre arrachée à l'écharpe des nuits,
réponds, n'était-ce ton partage ?

— Tu as bien deviné, lui dis-je.
Et toi, tu fus aussi pareil à une mère
qui ne reconnaît pas son fils
dans cet enfant conçu avec amour,
longtemps porté avec fierté,
dont elle accouche avec martyre.

Repoussant l'être informe d'un geste de dégoût,
elle invoque à grands cris la faux libératrice ;
mais déjà, malgré soi, elle songe
à d'autres fils, à d'autres monstres.

— Il est vrai, dit Alix, il est vrai ;
tu t'es connu, tu me connais. —

Plus tard, Didier me regarda
en éclatant d'un rire lamentable,
et il m'entraîna sur sa trace.

— Deux démons ennemis me soufflent leurs conseils,
deux démons éloquents comme la vérité.

Écoute-les, écoute-les.

Car voici le premier penché sur mon oreille ;
il dit : « Toi qui reçus avec l'eau du baptême
le don sacré de commuer
le fugitif instant en matière éternelle
selon les lois de l'harmonie,
ne te confine pas dans la tour d'égoïsme
dont les murailles hermétiques
indéfiniment te renvoient
le musical écho de tes douleurs et de tes joies.
Donne tes pleurs à boire aux altérés de larmes
ou répands ton bonheur comme un vin confortant.
Tu ne dois point frustrer de l'impôt de ton âme,

ceux qui, les mains chargées d'un beau feuillage,
attachent sur ta lèvre des regards suppliants. »

Je lui donne raison et je m'offre en pâture,
mais aussitôt l'autre démon se lève :

« Bouffon, n'as-tu pas honte d'être nu ?

Aurais-tu dépouillé toute pudeur secrète ?

Tu vends ton sang sur le bord de la rue
au prix d'un laurier que l'hiver séchera.

Le signe qu'à ton front le doigt d'un dieu grava,
tu oses l'exposer aux crachats des passants.

Que tu dois mépriser chacun de tes soupirs ! »

Et je l'entends et ne sais pas désobéir.

Ah ! qui me résoudra cette poignante énigme !

Quel des démons qui me déchirent
convertirai-je en ange bienveillant

en le suivant, lui seul, et sans remords ?

Quand me reposerai-je aux délices d'un port ? —

Il attendait le mot qui rompt l'enchantement ;
mais j'étais impuissant à le lui formuler,
et je gardai les dents serrées.

Alors pourquoi tardais-je à entrer dans la ronde
de ceux qui sans repos cherchent une réponse
aux doutes soulevés en un chœur gémissant.

Tout espoir s'effaçait, tout était consommé.

J'irais, roulé comme une épave,

à travers la plaine funeste,
et je m'engloutirais dans la foule innombrable
où chacun garde en lui un aspect de moi-même.

Mais voici que soudain Celle qui est ma vie
perça comme un flambeau l'épaisseur de la nuit,
et, sa douce main forte s'emparant de la mienne,
elle me ramena loin du songe cruel
à la lumière des vivants.

L'aube touchait ma vitre, et dans la chambre claire
les objets familiers reprenaient leur couleur.

Les voiles imprégnés d'une sueur de sang
dont mon âme naguère était enveloppée,
se déchiraient et se fondaient
comme ces humides vapeurs
traînant le matin sur les prés.

Et je tournai mes yeux reconnaissants
vers l'amie vigilante dont la présence
m'apportait le bienfait de cette renaissance.
Elle était souriante, mais au pli du sourire
un reproche attendri était dissimulé.

— Compté-je pour si peu, dit-elle,
qu'il faille t'arrêter sur le bord de l'oubli?
Tu remues des pensées dont chacune me blesse,
et trop souvent pécher contre moi par faiblesse

n'est-ce enfin verser dans le crime ?
Mon seul nom invoqué devient-il sans vertu
pour disperser l'armée de tes fantômes ?
Au souvenir des joies que je te donne
comment tes ennemis ne sont-ils pas vaincus ?
Mais je suis indulgente et bonne,
je connais ton cœur tourmenté ;
il suffit bien de ses regrets
sans l'affliger encore de ma rancune.
Je suis ton univers, ta louange, ta foi.
Est-il deuil que le feu de l'amour ne consume ?
Lorsque l'obscurité s'appesantit sur toi
quel secours attends-tu sinon de mon sourire ?
Laisse aux déshérités que hante l'avenir
la lande aux fuyants horizons,
et puisque le bonheur habite ta maison
l'instant qui t'appartient contient l'éternité.
Vis et remplis ta destinée
et ne t'occupe point si le monde s'agite.
Quels coups crains-tu, revêtu d'une égide ?
L'arbre robuste, insoucieux
des lois obscures de la nature,
porte joyeusement ses fruits. Imite-le.

NOTE

—

Un certain nombre de pièces des divers recueils ici réunis n'ont pas été réimprimées.

Les poésies qui accompagnaient l'édition du SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE figureront à leur véritable place dans un prochain volume.

TABLE

—

AUX ÉCOUTES

ÉLÉGIE I.	7
ALLÉGORIE PASTORALE.	9
CHANSON.	11
MAINS.	12
ÉLÉGIE II.	13
LES LAMPES.	15
LA VÉNUS ORIGINELLE.	16
CANTILÈNE.	19
ÉLÉGIE III.	20
NOS VILLES.	22
LE MUR.	24
ÉLÉGIE IV.	26
ROMANCE.	28
LA FÊTE DANS LE PARC.	29
ÉLÉGIE V.	31
UNISSON.	33
LA HALTE.	35
QUAND PLEURE LA ROSÉE.	37
VENISE.	41
ÉLÉGIE VI.	43
LE PÉRIPLÉ SENTIMENTAL.	45
FUGACES IMAGES.	49
A LA SOURIANTE.	51

FABLES

DICÉ.	55
L'INCRÉDULE.	58
NARCISSE.	62

LA FENÊTRE.....	63
LES VOYAGEURS.....	65
APOLOGUE MÉTAPHYSIQUE.....	68
LE CLOWN ET L'ÉCUYÈRE.....	71
LE RETOUR DE JASON.....	73
LE RIRE.....	75
LE PRINTEMPS ET LE POÈTE.....	78
L'EMBUCHE.....	81
LE PUIIS.....	85
LE FLEUVE DE MORT.....	89

CIRCÉ

CIRCÉ.....	93
------------	----

RENAISSANCE

I. DÉDICACE.....	105
II. CROIS-MOI, NOUS SOMMES NÉS.....	107
III. TE SOUVIENS-TU.....	110
IV. CHANSON.....	114
V. C'ÉTAIT L'AURORE.....	115
VI. MARS ARRIVE.....	118
VII. ÉTIIONS-NOUS AVEUGLES.....	120
VIII. CHANSON.....	122
IX. CES MENDIANTS.....	124
X. NOCTURNE.....	126
XI. CONTE.....	127
XII. VIVRE, SE SENTIR VIVRE.....	129
XIII. AU GRÉ DES AILES BLANCHES.....	131
XIV. CHANSON.....	133
XV. AVEC LES PIERRES.....	135
XVI. NOCTURNE.....	137
XVII. CESSONS DE PARLER D'HIER.....	139
XVIII. CHANSON.....	141
XIX. LE BONHEUR.....	143
XX. LA-BAS, SOUS LE MUR BLEU.....	144
XXI. DE LA POUSSIÈRE DES INSTANTS.....	147
XXII. SI NOUS RIONS.....	148

XXIII. DU FOND DE L'HORIZON.....	150
XXIV. NOCTURNE.....	153
XXV. AUTREFOIS, QUAND NOUS FAÇONNIONS.....	155
XXVI. MON AME EST UNE ÉTINCELLE.....	156
XXXVII. LA VOIE DES TOMBEAUX.....	158

SIMPLICE

LA RENCONTRE.....	163
LES PASSANTS.....	172
LA NYMPHE.....	177
LA VISITATION.....	182

LE CHEMIN DES OMBRES HEUREUSES

ERASIPPE.....	191
EVELPIDE.....	193
MÉRION.....	195
EUSTRATE.....	197
TÉLÉPHRON.....	199
TISAMÈNE.....	200
ISMÉNIAS.....	202
ASTER.....	204
CHÉLIDONE.....	205
LÉNAGORAS.....	207
DIOPHANTE.....	208
RHODOPE.....	210
HÉLIODORE.....	212
MÉNÉCLÈS.....	213
ANTHOUSA.....	214
PHANIAS ET NICARÈTE.....	215
CHAROPS.....	217
BITINNA.....	218
EUDÈME.....	220
POLÉMÓN.....	222
MÉNÉSTRATE.....	224
KALÉ.....	226
LÉANDRE.....	228
PHILÉNIS.....	230

MÉGISTOCLÈS.....	23
MÉLISSIAS ET MÉSOMÈDE.....	23
HERMOPHILE.....	23
CRITIAS.....	23
PHIDALIE.....	23
HALITHERSE.....	24
CHARITO ET PÉRIMÈDE.....	24
PHRYX.....	24
AGACLIDE.....	24
PRODICÉ.....	24
PHÉRÈS.....	24
BIANOR.....	25
SOSOS.....	25
THÉRIS.....	25
MÉLITE.....	25
SUR UNE TOMBE SANS NOM.....	25
XUTHOS.....	25
TLÉPOLÈME.....	25
MINDON.....	25

LE SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE

LE SONGE D'UNE NUIT DE DOUTE.....	261
-----------------------------------	-----

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--



a39003



002033230b

CE PQ 2607

.U42P7 1904

C00 DUCOTE, EDOU PRAIRIE EN F

ACC# 1233478

